

# Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-REDICTION : 9, Rue de Bondy — PARIS 10° (Métro : Porte St-Martin)

Les impérialismes  
fourbissent  
leurs armes

Que les travailleurs  
fourbissent  
les leurs.

## Choisissons notre guerre !

La reconnaissance par les gouvernements allemand et italien de la légalité de la junte insurrectionnelle de Burgos est un événement gros de conséquences. Non pas en lui-même d'ailleurs. Depuis longtemps on était fixé sur les sympathies et les concours de toute espèce apportés par Hitler et Mussolini à leur complice Franco. La situation nouvelle n'offre donc rien de particulièrement alarmant à ne la considérer que sous son aspect juridique. Il en va tout autrement si on examine, derrière le geste, l'intention et les possibilités de développement.

Nous continuons à soutenir que l'hypothèse d'une agression ouverte et immédiate des gouvernements fascistes contre l'Espagne ou d'une provocation préméditée pouvant déclencher une guerre mondiale est peu vraisemblable, au moins pour le moment, en dépit des rododromes et des attitudes menaçantes. Au contraire de ce qu'on assure constamment, il n'est pas du tout prouvé que les dictateurs de Rome et de Berlin veulent la guerre ni que, d'une façon générale, les régimes de dictature n'aient pas, plus encore que les régimes démocratiques, besoin de la paix pour assurer leur odieuse domination. Si on avait le goût du paradoxe, on pourrait soutenir que si la guerre est toujours une aventure pour les gouvernements, elle l'est surtout pour ceux qui n'ont fondé leur puissance que sur la terreur et le désarmement matériel et moral de la classe ouvrière. L'histoire en fait foi qui montre combien les dictatures — au contraire des régimes de démocratie politique — s'adaptent difficilement à la guerre et comment, en particulier, elles sont sans résistance devant la première défaite militaire.

Cependant, nous n'avons pas le droit d'écarter, sans examen, la possibilité plus ou moins lointaine d'un effort du fascisme italien et allemand aux abois pour étrangler la Révolution espagnole au prix d'une guerre. Nous allons plus loin. Nous pensons que cette intervention de l'étranger dans les affaires d'Espagne se produira nécessairement si, comme nous l'espérons, nos camarades triomphent. Ni Hitler, ni Mussolini ne peuvent accepter l'existence d'une Espagne révolutionnaire qui serait pour eux un danger mortel. Il y a là, si l'on veut, une situation qui n'est pas sans analogie avec celle de 1793, où l'on vit se former la coalition de tous les Etats européens menacés moins d'ailleurs par la puissance matérielle des armées de la Convention que par le formidable dynamisme, la puissance de propagande des idées de liberté et d'égalité qu'incarnait la Révolution française. A cet égard, il n'est pas interdit de penser que l'Espagne d'aujourd'hui verra se former contre elle une coalition armée des gouvernements qu'alarme sa volonté de vivre.

Une guerre est donc possible dont l'Espagne serait l'occasion comme le fut la France révolutionnaire. Mais ici s'arrête l'analogie. Aucune comparaison ne peut être en effet, établie entre le monde de 1793, réduit à l'Europe, et celui de 1936. Le premier formait un bloc uni où les rivalités d'intérêts se subordonnaient étroitement à une communauté de vues liant tous les souverains dans une espèce de pacte quasi familial. Le monde d'aujourd'hui est, au contraire, un monde profondément divisé et travaillé par les contradictions impérialistes qui ont abouti à la formation de deux blocs rivaux, d'ailleurs hétérogènes et instables dans leurs éléments. Si une guerre éclatait l'enjeu espagnol ne serait pas le seul, il ne serait pas le principal : mais, par-dessus l'Espagne, les deux blocs antagonistes se heurteraient pour un suprême règlement de comptes.

LASHORTES.

(Voir la suite en 6° page.)

En 3° page :

Informations d'Espagne

En 4° page et 5° page :

La vie militante et la mort héroïque de Durruti

En 6° page :

Les anarchistes  
et les expériences révolutionnaires  
par Charles Robert.

## A LA MÉMOIRE DE NOTRE DURRUTI

## Les enseignements à tirer de sa mort

Ascaso hier ; Durruti aujourd'hui ; demain... ? Des trois « Mousquetaires » il ne reste plus que Jover. Celui-ci, contrairement à ce que les journaux ont publié, n'est pas mort. Il sert la révolution espagnole de toutes ses forces, de toute sa volonté, de tout son enthousiasme. Il la sert comme la servaient Ascaso et Durruti. Subira-t-il le même sort ?

Les meilleurs camarades espagnols vont-ils tomber les uns après les autres et sans même acquiescer la certitude, avant de mourir, que leur idéal triomphe, que le fascisme est enfin anéanti ?

Notre cœur est étreint et nous maudissons plus que jamais les subtilités de la politique française qui ne sait que gémir au lieu de porter aide à la révolution espagnole.

La classe ouvrière, chez nous, ne bouge pas ; la rue est tranquille. Les organisations antifascistes parisiennes ne protestent énergiquement qu'à l'occasion du suicide d'un ministre de l'Intérieur, ou lorsqu'un futur Président du Conseil reçoit quelques horions de camélots du roi. Elles sont impavides devant une révolution en marche et ne s'ébranlent que pour la conquête de mandats politiques.

Tu es mort, pauvre Durruti, de cette incompréhension et de cette veulerie.

Tu es mort — toi, le bon colosse, le vaillant militant, l'anarchiste sans peur et sans reproche — par notre faute.

Les Français t'ont sauvé la vie voici dix ans, mais ils t'ont laissé mourir hier pour n'avoir pas marqué de façon effective, et dès le début, leur solidarité en faveur de votre beau mouvement. Car vous vous débarrassiez de votre Franco en 15 jours si les Français l'avaient voulu.

Puissent-ils, enfin, comprendre qu'ils n'ont pas fait tout leur devoir envers tes frères de combat, lorsqu'ils ont versé leur obole et voté un ordre du jour.

Puissent ta charmante fillette et ta chère compagne, dont notre amitié s'efforce d'adoucir la peine, apprendre bientôt que l'aide des ouvriers de France est apportée à l'Espagne du prolétariat, ton Espagne Durruti ; que celle-ci est hors de danger et qu'une aube nouvelle, riche de promesses, se lève pour elle.

Alors, l'angoisse qui nous envahit se dissipera, puisque ton œuvre aura abouti ; mais il subsistera toujours en nous le cruel regret que vous ayez été, toi et ton frère de lutte Ascaso, enlevés si tôt et si brutalement à l'affection des compagnons.

Louis LECOIN.



## Funérailles

par EPSILON

Les amateurs de pompes funèbres et de deuils officiels à grand éclat ont été comblés.

Si peu après le 11 novembre, et ses rappels macabres, nous avons eu coup sur coup les obsèques des victimes de Saint-Chamas, et celles du ministre Salengro. Celles-ci ont éclipsé celles-là. Et c'est trop compréhensible. Quelques dizaines d'ouvriers sont bien peu de choses à côté d'un membre du gouvernement.

Un déplorable accident a fait tuer des Français par des explosifs destinés à tuer des étrangers. Beaucoup sont morts en s'efforçant de limiter la catastrophe. Morts de la préparation à la guerre et qui n'ont fait peut-être que devancer hier d'autres morts d'une colossale explosion. Morts qui auraient dû faire réfléchir et qui n'ont guère éveillé que des regrets et des hommages protocolaires.

Bien plus grande a été l'émotion suscitée par le suicide de M. Roger Salengro.

Mais sur ce suicide et sur l'émotion et l'indignation qu'il a provoquées, il y aurait tout de même quelques choses à dire.

Si M. Salengro a été accusé à tort et s'il en a été affecté au point de n'y pouvoir survivre, cela est évidemment fort regrettable. Mais lorsque l'on considère l'accusation qui aurait été portée injustement, et dont l'infortuné s'est tant ému, et qui révoque tant son parti et tout le Front Populaire, on ne peut s'empêcher d'être effrayé de l'importance qu'ils lui ont donnée.

Il y a eu des accusations beaucoup plus graves, et celles-là irréfutablement fondées, qui ont été portées contre les hommes et les partis au Pouvoir. Il y a eu le rôle des partis de gauche dans l'Union Sacrée, leur forcenée opposition à toute « paix prématurée ». Il y a eu de lourdes, de très lourdes responsabilités prises par des gens dont beaucoup ne s'exposaient guère aux sacrifices auxquels ils conviaient les autres.

Ni M. Marcel Cachin ni M. Léon Jouhaux ni tant d'autres n'ont jamais songé à se tuer. Je ne le regrette pas. Ils auraient mieux à faire : réparer les immenses erreurs qu'ils ont commises, ce à quoi d'ailleurs ils ne songent aucunement, bien au contraire. M. Salengro s'est tué parce qu'on l'avait soupçonné d'avoir manqué de zèle dans la guerre impérialiste. Je le regrette.

Et je regretterais aussi que la mort de M. Salengro serve de prétexte pour réduire encore les maigres libertés de la presse.

Je n'ai ni illusion sur les journaux, ni sympathie pour ceux qui les font ou les paient. Mais la concurrence entre eux, mais l'antagonisme des intérêts qui les animent peuvent faire jaillir quelques vérités utiles.

Nous n'avons rien à gagner à ce que soit réalisé l'objectif avoué par les staliens, la suppression de tout journal qui ne serait pas contrôlé par eux et ne ferait pas leur politique.

Nous avons tout à perdre à de nouvelles « lois scélérates ».

Si la mort de M. Salengro est une triste chose, la spéculation que l'on entend faire sur cette mort est une chose dangereuse.

De quoi donc ont peur les gens qui gouvernent et de quoi donc ont peur les agents de Staline en France ? Quels scandales appréhendent-ils ?

Les funérailles de M. Salengro seront-elles suivies des funérailles de toutes les libertés — en attendant d'autres funérailles qu'il faut bien redouter ? Et serait-ce pour faciliter la préparation à la guerre que l'on s'efforce d'abolir toute possibilité d'opposition ?

Car la situation devient terriblement grave. Car à tout instant l'on peut se demander si le répit laissé avant la catastrophe sera fait de mois, de jours et peut-être d'heures. Car les alliances formidables se resserrent à travers le monde, les défis répondent aux défis, et les menaces aux menaces.

Les forces antibelléicistes de ce pays

## 6 décembre !

Ce jour-là se déroulera la manifestation contre l'infâme blocus.

Nous publions, à côté, le texte de l'affiche que le Comité pour l'Espagne libre apposera, dès dimanche matin, dans toute la région parisienne.

Nous demandons à tous nos lecteurs de faire une active propagande pour ce grand meeting du Vel' d'Hiv' qui est organisé avec le concours de toutes les organisations antifascistes de France et d'Espagne, et dont le succès conditionnera l'envoi, de façon plus ou moins intense, d'armes et de munitions en Espagne.

LE LIBERTAIRE.

## COMPANYS

Président de la Généralité de la Catalogne

## CORTÈS et VIDIELLA

Délégués de la C.N.T. et de l'U.G.T.

SERONT A PARIS le 6 DECEMBRE et lanceront un suprême appel au secours du peuple espagnol que les républicains français abandonnent à la criminelle et meurtrière fureur du fascisme international.

Léon JOUHAUX

Secrétaire  
de la C.C.T.

Victor BASCH

Président de la Ligue  
des Droits de l'Homme

Paul LANGEVIN

du Comité de Vigilance  
des Intellectuels antifascistes

Marcel CACHIN

du Parti  
Communiste

ZYROMSKI

du Parti  
Socialiste

HUART

Au nom de  
l'Union Anarchiste

Marceau PIVERT

Au nom du Comité  
pour l'Espagne libre

se joindront aux hôtes que l'Espagne libérale et ouvrière nous envoie pour exiger la fin de l'étouffant blocus, profitable aux seuls factieux, puisqu'il n'aboutit qu'à démunir d'armes et de munitions les héroïques miliciens espagnols.

## Le Meeting du Vel' d'Hiv'

qui aura lieu dimanche 6 décembre, à 20 h. 30

doit être le point de départ d'une politique plus conforme aux intérêts des antifascistes de France et digne des descendants de ceux qui ont fait la Commune, les Journées de 1848 et la GRANDE REVOLUTION.

Dès demain, il ne faut plus que l'Espagne antifasciste appelle en vain au secours ! Dès demain, il faut que — par-dessus la tête des gouvernants ; si c'est nécessaire, et aux cris de : « A bas la guerre, mais vive la révolution espagnole ! » — des armes soient envoyées à l'Espagne ouvrière par le prolétariat français, prêt à l'action salvatrice.

LE COMITE POUR L'ESPAGNE LIBRE.



semblent enfin se réveiller et s'unir pour agir. Grande est leur tâche. Une opposition académique et abstraite à la guerre ne peut suffire.

Il faut dénoncer la politique dont le pays et le prolétariat français risquent d'être les sanglantes victimes : la politique des Thorez, des Zyromski et des Jouhaux, la politique qui sacrifie nos travailleurs, nos paysans, notre jeunesse aux intérêts de la dictature russe et de l'impérialisme anglo-saxon.

Il faut dénoncer aussi l'abus qui est fait du drapeau espagnol par des gens, dont le premier soin serait sans doute, s'ils le pouvaient, de traiter les socialistes, les trotskystes et les anarchistes en Espagne ainsi qu'ils sont traités dans la Russie dite des Soviets.

Si grave que soit la situation, sans doute un élan semblable à celui qui en 1934, malgré toutes les fautes des « chefs » du prolétariat entraîna la marche de la réaction, sans doute un pareil élan se retrouvera-t-il contre ceux qui ayant escroqué la confiance des travailleurs en leur promettant « le pain, la paix et la liberté », les conduisent à la misère, à la guerre, à la servitude.

Il y a de la besogne pour tous : tolstokiens ou non, révolutionnaires ou pas, partisans ou non de telle conception philosophique ou sociale particulière, quels que soient les sentiments, les raisons de classe ou d'humanité qui les animent plus spécialement, il faut s'opposer à la guerre.

## Leur fermerons-nous la gueule ?

Celui qui paie ne doit pas lésiner, si l'on en juge par la violence et la persévérance avec laquelle la presse fasciste attaque et diffame les groupements et les hommes.

« Canche » et « Gringoire » se signalent particulièrement dans cet art tout spécial de remuer la merde — la leur — et de la jeter à la face de ceux que le Maître désigne. La besogne infâme qu'ils accomplissent depuis si longtemps, les affirmations grossières et les accusations monstrueuses dont ils accablent ceux qui ne veulent ou ne peuvent les payer ne sont, certes pas, marquées au coin de l'intelligence et de la vraisemblance ; mais, étant donné le goût déplorable de toute une catégorie d'individus pour le scandale et le remue de la politique, c'est justement cette invraisemblance et cette grossièreté inintelligente qui les rendent infiniment dangereuses.

Cependant, si la mauvaise foi, la crapulerie et l'audace de cette presse sont vraiment stupéfiantes, si l'imbécillité des gens qui avalent ces couleuvres est manifeste, que penser de ceux qui, sans réagir, acceptent d'être quotidiennement salis, bafoués, désignés aux coups de la tourbe fasciste. Il est possible que les tenants du Front Populaire estiment qu'un discours académique de M. Blum venge suffisamment Salengro ; qu'un rassemblement dominé par des milliers de personnes compense, et au-delà, le long martyre du diffamé. Nous autres anarchistes et syndicalistes ne pouvons juger ainsi et il s'agit de savoir si nous encaisserons perpétuellement les salées que les journaux fascistes — et beaucoup d'autres qui se vantent de ne pas l'être — nous jettent à la face.

Maintenant, il est courant d'écrire, dans une bonne partie de la Presse Française, que les gens de la F. A. I. sont des assassins, des pilleurs, des voleurs, des bourreaux ; il devient banal de lire que le mouvement Anarchiste est le dépositaire ou le schéma de la tourbe sociale ; l'extraordinaire, c'est que de telles affirmations, d'aussi basses insultes, ne suscitent pas chez les compagnons l'acte vigoureux qui y mettrait fin.

J'entends bien qu'aucun d'entre nous ne se sent vraiment atteint par les répugnantes élocutions de nos fascistes ; mais, tout de même, cela peut avoir, à déjà, des conséquences sérieuses. Ces calomnies sont d'autant plus dangereuses qu'elles succèdent à celles que les Communistes ont, pendant si longtemps, lancées contre notre mouvement.

Nous n'avons pas précisément le culte des morts. Pourtant, certains de nos disparus ont à nos yeux, de par le caractère marqué et pur de leur existence, la valeur d'un symbole. Nous devons faire respecter leur mémoire car elle fait partie de notre patrimoine moral.

Cependant, la presse pourrie peut impunément écrire que Durruti a été tué lors d'un partage de butin ou qu'il a été assassiné par un de ses complices au cours d'un règlement de comptes.

Evidemment, c'est tellement ignoble qu'en temps normal nous n'aurions qu'à hausser les épaules. Aujourd'hui, face aux graves événements que nous vivons, à ceux, plus tragiques que nous vivrons demain, une telle indifférence devient de la faiblesse, presque de la complicité. N'oublions pas, n'oublions jamais que, pour le succès des batailles futures, pour l'avenir du mouvement, pour celui du Prolétariat, le prestige de l'Anarchisme doit rester intact.

Le laisserons-nous détruire par ces chiens ? Accepterons-nous avec résignation les coups de botte au derrière et les narçardes ? Sera-t-il permis d'écrire toujours et partout que nous sommes des abjects ? Les dix larves visqueuses qui commandent à la Presse infâme vivront-elles en paix après avoir suscité tant de meurtres moraux ou physiques ?

Compagnons, compagnons, si nous ne réagissons pas violemment, si nous laissons faire, demain ce sera la bastonnade, l'huile de ricin, le camp de concentration, l'assassinat.

Alors ? Allons-nous nous décider une bonne fois, une fois pour toutes, à fermer la gueule à nos chiens fascistes ?

L. HUART.

LA PROCHAINE FETE DU « LIBERTAIRE » AURA LIEU, LE DIMANCHE 13 DECEMBRE A 14 H. 30, SALLE MAUBEL. UN PROGRAMME DE GALA VOUS Y SERA PRESENTE.

# le libertaire

## BESOIN DE L'AIDE EFFICACE DE SES AMIS

### ABONNEZ-VOUS

52 Numéros... 22 fr.

26 — ... 11 fr.

ETRANGER

52 Numéros... 80 fr.

26 — ... 15 fr.

Chèque postal :

N. Faucier, Paris 596-03

9, rue de Bondy, Paris (10).

Je, soussigné, déclare souscrire un abonnement de ..... à partir du ..... pour la somme de ..... dont je vous envoie le montant.

SIGNATURE :

..... le ..... 193....

Nom .....

Ville .....

Rue .....

Département .....

## Notes et Glanes

♦ La Grande-Retape se fait obscure et cynique. Après ses belles affiches scintillantes — « allées perdues et mentues » — la matrone emploie la voix mystérieuse des ondes. « Tu viens, chère ? J'ai du fric ! » C'est ainsi que dimanche dernier, Radio P. T. T. a fait tant-tan en faveur des engagements et rengagements, faisant miroiter selon le cas une prime de 3.000 francs et plus, si le couillon qui marche veut bien ne la toucher qu'après. A condition qu'il ne soit pas crevé avant.

♦ Pourquoi, en parlant du carnage ignoble de 1918, dit-on toujours la Grande Guerre ? Ce qualificatif semble la magnifier.

♦ Ils étaient quatre navires, en train de naviguer. Partis des froides côtes allemandes, ils allaient se réchauffer au soleil de la Méditerranée. Mais, comme par hasard, ces quatre navires étaient des torpilleurs. Pour ne pas déplaire à M. Eden — qui serait capable de me dire que j'ai fait encore pire — je ne vous dirai pas ce que ces navires allemands allaient faire si loin de chez eux, si près de l'Espagne.

♦ En cours de route, l'un d'eux, le Wolf, se trouve en panne. Par hospitalité, il est autorisé à s'abriter à Brest. L'équipage débarque et, nous disent les journaux, fraternise avec les marins français. C'est toujours autant de pris en passant car, qui sait, dans quelque temps, ces petits gars seront peut-être appelés à s'entre-tuer.

♦ Et pendant ce temps, à l'Arsenal de Brest, les ouvriers syndiqués qui, journellement, protestent de leur affection, de leur fidélité à la révolution espagnole, remettent en état de marche le torpilleur allemand qui, peut-être, participera au blocus et au bombardement de Barcelone. Inconscience ? Duplicité ? Hypocrisie ? Lâcheté ? Je n'ose conclure. Mais cela est infiniment triste.

♦ Aussi, ami, devant ce nouveau exemple de la sénérité de la masse, ne compte que sur toi pour résister à la guerre. Et prépare-toi vite. Individuellement, pour lui échapper, car la gueuse arrive à grands pas.

♦ Le sieur Vaylet, celui dont le cul est le centre vital, est joyeux. La nouvelle loi sur la presse (sera-t-elle scélérates, celle-là ?) prévoyant des condamnations sévères en cas de calomnie et diffamation imprimées, le triste bonhomme prétend s'en servir « généreusement » et réclamer des millions de dommages et intérêts. Ça, pour une fois, ça est fort.

♦ Mais l'affreux bourgeois risque de tomber sur un bec. Car il dit : « Au premier de ces camarades ! » Hé ! Douteau ! fais vite filer ta fortune à Bâle, si tu ne veux pas que ta victime s'enrichisse à tes dépens.

♦ Le Figaro, par représailles après la mort de Salengro, a eu quelques vitres de cassées. Mais Gringoire est toujours debout.

HENRI GUERIN.

## L'HEREDO FLEURDELYSE

Digne pendant du morne quinquex momentanément claustré, l'hérédé Léon Daudet, histrion obésiforme et, pour citer le mot de Fernand Kolney, « ce morphinomane qui n'hésite pas à trainer dans les sentines du nationalisme le nom de son père », le cuistre et outrécuidant Léon Daudet produit depuis de longues années dans un torchon royaliste les métaphores que lui suggèrent sa sottise et sa suffisance.

Loin de moi la pensée de dénigrer en quoi que ce soit Alphonse Daudet, écrivain remarquable et dont la lecture me réjouit, mais force m'est de reconnaître que si cet illustre ne légua pas à son descendant son talent prestigieux, celui-ci par contre hérita, avec un nom d'une grande ressource publicitaire les affligeantes conséquences d'une syphilis parvenue à son plein épanouissement.

D'où les tares dont est marqué le ventru monarchiste ; atrophie du cerveau, ratatournement de l'intellect et, en littérature, fâcheuse propension aux descriptions scabreuses.

D'aucuns prétendent que Léon Daudet est un écrivain de génie, un polémiste étincelant et un mordant pamphlétaire. J'avoue avoir cherché vainement dans ses œuvres toutes ces caractéristiques. Les romans de Léon Daudet ne consacrent pas une révolution dans l'art d'écrire et si parfois le talent effleure le plumeau, c'est lorsque celui-ci nous narre les amours d'une désaxée couplant à proximité d'un abattoir avec un tueur de bestiaux au tablier ensanglanté.

Hors de la pornographie, aucun souffle, mais un ennui qui transpire à chaque page des copieux volumes pondus par le pitre verbeux.

Quant au Daudet polémiste, qu'on nous permette de sourire ! Si l'insuffisant Daudet d'éjaculer des injures à jet continu, si la déjection irréfrenable d'insanités et de calembours douteux, si la consommation abondante de qualificatifs écoulés (comme ce « you're » qu'il utilise avec prodigalité), bref si le déversement à pleins tonneaux d'ordures et de lieux communs suffisent à décorer un quelconque pisseur d'encre du titre de pamphlétaire, alors oui, Léon Daudet est un royal pamphlétaire !

Car il secrète chaque jour dans l'Action Française, un véritable océan de bile nauséabonde sur tous ceux de ses contemporains qui se refusent à admettre la nécessité d'un polichinelle couronné à la tête d'une société pour en assurer la bonne marche. Il ne songe même pas, l'imprudent, que si le pays se donnait un roi et que par exception ce dernier fut intelligent, lui Daudet, en raison de son grotesque gabarit et de son entêtement à débiter des inepties avec une comique gravité se verrait par ce sire nanti d'une marotte et dévolu à l'emploi peu reluisant de bouffon. Mais, imprévoyant des dangers qu'il encourt, Triboulet-Daudet continue à coasser à l'instar des batraciens du fabuliste et à vitupérer ceux qui le contredisent.

Sa grossièreté et son esprit de commis-voyageur mêlés à la suppuration continue d'un fiel calomnieux et à une mauvaise foi monumentale, tout cela trouve son exutoire dans les colonnes de l'Action Française. Ce n'est plus un journal, c'est un vomitorium.

Et toute la noblesse française, les marquis du faubourg Saint-Germain braquant haut le face-à-main et les hobereaux porteurs d'un nom à particule brillamment illustré par des ascendants chevaleresques qui le jour de l'incendie du Bazar de la Charité donneront la pleine mesure de leur courage en assommant les femmes à coup de cannes pour se sauver plus vite, tout le gratin et la haute bourgeoisie bien pensante se délectent dans ce vomir « national ».

Croyez-vous, chère comtesse, quel héros ce général Franco ! Espérons qu'il anéantira jusqu'aux derniers ces canailles d'anarchistes ! Ah ! les sinistres individus. Notre grand Daudet les a bien stigmatisés dans son dernier article !

Bien sûr il les a bien injuriés, Triboulet-Daudet, comme il sait injurier quand il est à l'abri. Car il s'amarre toujours pour être à l'abri, Triboulet-Daudet. Il y était en 1914. Il y était le 6 février. Il y sera demain quand la révolution éclatera. Et il ne mourra pas dans la lutte en tenant haut sur la barricade le drapeau fleurdelysé.

M. DOUTREAU.

## Notre tournée de propagande avec projections

Notre tournée est commencée.

Pour raisons d'ordre matériel, nous avons été dans l'obligation de débuter dans la région parisienne, pour partir ensuite vers le Midi.

La première réunion a eu lieu à Ivry ; elle a été un grand succès et cela malgré le sabotage des communistes qui avaient, pour ce soir-là, organisé un meeting avec Thorez comme vedette.

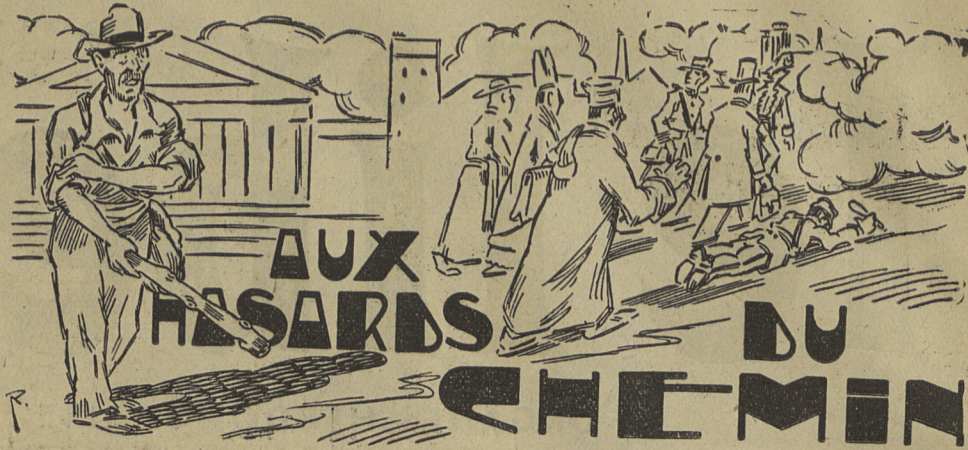
Ceci laisse prévoir un grand succès pour toute la tournée.

Le visa de la censure nous est accordé. Les films pourront donc passer en public.

Nous avons écrit à nos amis pour les dates définitives ; nous leur demandons de nous répondre rapidement. Que tous les groupes, ou individualités qui se trouvent sur le passage de la tournée, nous écrivent.

Chacun se doit de faire le maximum d'efforts pour faire connaître la lutte héroïque de nos camarades, et pour appeler le prolétariat français à les soutenir effectivement.

Nous rappelons que la tournée est organisée entièrement aux frais de l'Union Anarchiste, les bénéfices devant aller intégralement aux milices antifascistes.



## Propos d'un Paria

Au moment où nous imprimons, la Chambre discute les dispositions de la nouvelle loi sur la presse, loi qui sera comme une revanche posthume de Roger Salengro.

Les diffamateurs, calomniateurs et plus particulièrement ceux qui, dans les journaux insinuent que tel homme politique est une fripouille, un vendu à Moscou, que tel autre a des rapports intimes avec Hitler ou Mussolini, tous les pisse-copie, qui affirment n'importe quoi sur n'importe qui au hasard des feuilles où ils servent, se vront frappés par une Thémis ultra-expéditive.

J'ai dit dans un dernier numéro les réserves, qu'à mon avis, un libéralisme doit faire sur ces lois répressives qui, en fin de compte, une fois incluses dans le code peuvent se retourner, à la faveur d'un changement du personnel gouvernemental contre ceux-là mêmes qui les ont votées.

E. Helsey, dans le Journal, écrit que ces lois hâtivement bâclées, ces lois scélérates ne peuvent donner rien de bon.

Il fallait cette menace dictatoriale sur la presse pour faire parler de liberté et de lois scélérates à des gens qui s'étaient jusqu'ici fort bien accommodés de celles existant jusqu'à ce jour.

Et il faut croire que les lois visant plus particulièrement les menées anarchistes sont encore fort prisées par notre majorité de Front populaire puisqu'elles sont toujours en vigueur.

Aujourd'hui, c'est la calomnie que l'on veut abattre.

C'est pour cette besogne qu'on légifère. C'est contre la calomnie que l'on a processionnellement de la Bastille à la Nation.

Du moins, c'est ce qu'on a annoncé. Mais des amis qui y ont assisté en curieux, en sont revenus presque écarquillés.

Car ils ont eu l'impression que la victime avec laquelle on entendait se solidariser n'était plus qu'un prétexte. Un prétexte pour le parti communiste de poursuivre sa dangereuse propagande.

Et, puisqu'il est question de calomnie, n'était-ce pas un spectacle, pour le moins inconvenant que de voir un parti qui compte dans son sein les députés Ramette et Florimond Bonte pour ne citer que ceux-là, prendre l'initiative d'une protestation en faveur d'un homme qui fut, pendant de longues années dans l'Enchaîné du Nord, journal communiste, traîné dans la boue la plus infecte ?

Empêcher la calomnie par une loi d'exception est déjà ridicule, mais faire voter cette loi par des agrégés en calomnie, dépasse les bornes de la bienséance.

C'est pourtant ce que nous allons voir. La calomnie !

Il a fallu l'attitude des anarchistes espagnols pour faire mettre une sourdine aux ragots haineux des mocolitaires.

La calomnie !

Rien ne peut l'empêcher de s'infiltrer, insidieuse, démolissante, criminelle toujours.

Combien de victimes, plus pauvres, plus humbles que Salengro fait-elle journellement !

Il arrive parfois que les calomniés se vengent. Cela vaut mieux, à tout prendre que de se suicider...

Nous ne sommes hélas ! que de pauvres hommes. — Pierre Mualdès.

## VEILLE D'ARMES ?

Des patrons métallurgistes se sont réunis cette semaine pour examiner les revendications ouvrières. Et de gémir. Et de rager. Ces métallos ne vont-ils pas jusqu'à exiger l'application immédiate des 40 heures !

Et de plus, ne réclament-ils pas une augmentation de salaires de 15 % à titre d'indemnité de vie chère !

« Messieurs, dit le président de cette notable assemblée, toute notre politique aujourd'hui se résume à ceci : gagner du temps, gagner du temps, Bientôt... »

Qu'espèrent donc les magnats du Comité des Forges ?

## CONTREBANDE

A lire les journaux on croirait que seules les organisations ouvrières tentent de passer du matériel de guerre pour l'Espagne révolutionnaire. Ces derniers jours il n'a été question que de wagons de poudre, de dépôts d'armes, de camions mystérieux.

Les 300 organes « indépendants » (qui doivent coûter une belle pincée aux distributeurs de fonds des chambres patronales) mènent une campagne endiablée contre ces « atteintes à la neutralité française ».

Pourrait-on rappeler que les plus grosses commandes d'armes ont été achetées en France par l'ancien directeur de l'A. B. C. de Madrid au nom de Franco et pour son compte ?

Disposant de fonds énormes (les églises ont été pillées de leurs trésors avec un soin méticuleux) ces armes sont acheminées en territoire rebelle par les soins de grandes entreprises de transport.

Foin de cette fraude à dos de mulets, les fascistes sont gens d'affaires. Il faut d'ailleurs rapprocher ces faits de la situation des ouvriers en France qui désirent s'armer dans un but de défense. La loi est la même pour tous mais...

Mais les ligues ont pour elles les marchands d'armes, les fabricants, les vendeurs et la complicité des autorités.

Mais les ouvriers qui n'ont pas le sou risquent 2 ans de prison pour un 6,35.

Selon que vous serez puissant ou misérable...

## UNE IDOLE BIEN IMPOLIE



Samedi dernier, au Vél' d'Hiv' une foule immense afflua. On y prononça de grandiloquents discours. On y exalta le courage de Salengro. Et en son honneur on observa une minute de silence.

Après quoi M. Maurice Thorez fit son entrée, coupant net une métaphore pompeuse qui resta suspendue aux lèvres de M. Emile Kahn, alors à la tribune.

On aimerait savoir pourquoi M. Thorez, sachant que son apparition va déclencher un tonnerre de la part de ses fanatiques, fit cette entrée triomphale au milieu du public, sans se soucier s'il interrompait l'orateur sur le plateau, et alors qu'un passage plus discret permettrait aux « artistes » de pénétrer dans l'enceinte. Car enfin, le cabotage n'exclut tout de même pas la politesse.

## LE MORT GLORIEUX



Tout le monde parla beaucoup de Salengro, même celui qui préférait voir Gringoire pénétrer dans les casernes plutôt que d'autres journaux. Aucun orateur ne crut devoir dire un mot de Durruti, quoique la guerre d'Espagne ait alimenté plus d'un discours.

Enfin le speaker annonça la nouvelle de la mort de notre camarade et l'assistance demeura consternée.

Mais personne ne parla d'observer une minute de silence.

## LA GIFLE



Un qui prit une belle tape, ce fut M. Daladier. A peine avait-il fait trois pas sur le plateau, en bombant le torse qu'une clameur déclenchée par les J. S. faisait blémir le président du parti « radical-socialiste » : « A bas les deux ans ! »

Ce fut un joli chahut.

Dans le cours de son laïus, quelques phrases à effet, furent gratifiées de maigres applaudissements d'amis courageux.

En bref, un naufrage.

## LA POUDRE SECHE... ET LA « FLECHE » AIGUISEE



Dans la Flèche (à propos, d'où vient l'argent ? de M. Patenôtre ?) les politiciens Bery et Izard mènent — à grands coups de bulletins de vote — le bon combat contre les trusts et les 200 familles.

Pauvres trusts ! Pauvres familles ! Leur vie n'était plus tenable. Dieu merci, les voici rassurés.

Il a suffi en effet que le conflit germano-russe trouve dans la révolution espagnole un magnifique tremplin pour que la Flèche se solidarise avec eux et elles... jusque sur les futurs champs de bataille.

Ecoutez ce qu'écrit, dans cet hebdomadaire, son propre secrétaire général, Galey :

« Nous n'avons jamais eu ici d'autre but que d'éviter la guerre jusqu'à l'extrême limite des possibilités de NOTRE prestige (sic) et de NOS intérêts (resic). » Et plus loin : « Il faut qu'on sache à quel moment et dans quel cas notre pays est décidé à jeter dans la balance le poids de sa force, de ses alliances et de sa volonté. »

Mais que pensent donc de ces couplets martiaux, les professeurs Challaye et Emery qui — sauf contre-ordre — ont toujours partie liée avec M. Bery et sa petite plaisanterie frontiste ?

## OUBLIONS LE PASSE



Avant l'avènement au pouvoir du Front populaire, les élus communistes au Conseil général — qui n'étaient, alors, que minorité — s'élevèrent et votèrent contre la diminution de l'allocation départementale aux chômeurs étrangers. Depuis, M. Marrane est président dudit Conseil, dont la majorité est Front populaire. Et cela depuis plus d'un an, sans qu'aucune proposition n'ait été faite pour rapporter cette injustice.

## DANS LA COULISSE



Tout le monde sait que notre bon ami Julien Bertheau va quitter le boulevard, étant, à partir du 15 décembre, pensionnaire de la Comédie-Française. Ça fait du bruit dans Landerneau. Les abonnés du Français attendent nerveusement ses débuts. Ils seraient plus calmes si au lieu d'être abonnés à ce théâtre, ils l'étaient au « Lib » et, surtout, s'ils assistaient à ses fêtes où Bertheau s'est si souvent fait applaudir. Notons tous qu'il sera des nôtres le 13 décembre.

Les romanichèls.



## Du front de Sagtogo

## La militarisation des milices et les miliciens

Farlète, novembre.

C'est à Farlète que nous avons appris le décret de militarisation des Milices. Dans ce village, où sont tombés plusieurs de nos copains, nous avons commenté ce fait important de la guerre antifasciste.

La Milice sera-t-elle l'Armée avec tout le sens que comporte ce mot ?

Non, les Milices militarisées ce n'est pas la vieille armée bourgeoise, force, oppression, source d'autorité et de contrainte. Les Milices restent et resteront avant tout l'expression du peuple en armes, ce n'est que l'organisation de combat qui diffère.

Nous sommes en guerre et si l'on accepte la guerre, il faut la faire avec toute notre énergie, avec toutes nos forces ; il faut de l'organisation ; c'est une nécessité vitale, indispensable pour conduire la lutte, indispensable pour vaincre.

Combats de rue et combats de guerre sont deux choses bien différentes. Pour celui-là initiative individuelle totale, c'est bien, mais pour celui-ci combat collectif, réfléchi, étudié. La stratégie et la tactique de guerre nous sont indispensables pour mener une attaque avec le plus de chances de succès possible ; pour cela l'appareil guerrier de l'armée moderne nous est nécessaire.

Une discipline de combat n'est pas une discipline de caserne : voilà toute la question.

Qui peut soutenir que l'abandon d'un poste de lutte est l'acte d'un révolutionnaire ?

Militarisation est un terme qui fait frémir, si l'on regarde les choses superficiellement ; au contraire, en réfléchissant on constate tout ce que cela nous apporte d'aide dans la lutte terrible que nous menons.

Ce n'est pas avec de l'héroïsme individuel que l'on gagne une guerre, le héros se place souvent près de la mort, et nous, nous voulons vaincre et non mourir. Nous ferons tout pour la victoire, si elle nous échappe, nous ne pourrions rien nous reprocher.

Le nouveau code des Milices sera établi par nous et pour nous et non par une autre classe que la nôtre, cela est une garantie, le combat terminé nous resterons libres, c'est une autre garantie. Si nous gagnons la guerre, nous garderons nos armes et nous briserons nos cadres, nous supprimerons l'appareil militaire, c'est la plus sérieuse des garanties.

Si, nous, qui luttons pour la Liberté, nous acceptons la militarisation telle qu'on l'applique à l'heure actuelle ; si nous, qui combattons l'autorité nous en acceptons un semblant momentanément, c'est pour un fait bien précis, bien net, la victoire sur le fascisme ; rien de plus.

La Révolution Sociale a des nécessités que nul ne peut prévoir. La guerre a des obligations que personne ne peut éviter sans courir vers une catastrophe.

Avec la Militarisation nous restons malgré tout des hommes épris de liberté : des Libéraux.

Armand AUBRIEN.

## Nos camions sur le front

Depuis deux mois, nous avons fait parvenir sur le front de Saragosse plus de vingt-cinq tonnes de marchandises diverses.

A Caspe, à Bujaralos, à Fraga, à Asaila, à Sarago, sur le front de Huesca, dans les villages du front, partout le fruit de la solidarité du peuple de France a reçu l'accueil le plus touchant.

Cette dernière semaine deux camions de quatre tonnes ont passé la frontière. Le mouvement de solidarité ne doit pas se ralentir.

Prochainement notre camarade Pierre Odéon dira aux lecteurs du Libéraire comment le « Comité pour l'Espagne libre » organise son service de distribution directe aux miliciens et aussi l'enthousiasme de nos amis espagnols à l'arrivée de nos camions sur le front.

Nous voulons ici dire toute notre sympathie fraternelle aux camarades Joaquin Ascaso, Molins, Ortiz, pour l'aide qu'ils nous apportent dans l'organisation de nos transports et de la distribution de nos paquets.

Nous avons, face au mouvement grandissant de solidarité du peuple de France, décidé d'organiser un nouveau service de ravitaillement qui intéressera particulièrement la région de Valence.

Le Comité pour l'Espagne libre et son Centre de Ravitaillement font confiance aux uns et aux autres pour assurer le départ de plus nombreux camions bien garnis.

A l'œuvre et de tout cœur.

## LA TERRE AUX MAINS DES TRAVAILLEURS

## AMPOSTA

Baigné par l'Ebre, Amposta est un village de Tarragone situé à la limite de cette province et de celle de Castellon de la Plana. Au delta du fleuve et dans les marécages gagnés sur la mer, s'étendent de vastes champs qui produisent un riz de première qualité. Dans ce village vivent quinze cents familles de cultivateurs dont les 500 hommes de plus de vingt ans représentent la partie la plus active de la population.

Amposta s'étend sur une superficie de 13.200 hectares distribués de la façon suivante : 7.260 pour la culture du riz, 880 pour celle des légumes, 3.520 en forêt, 1.540 en jachères. Les travailleurs de la terre sont ainsi répartis : 1.500 pour la culture du riz, cela à raison de 220 ares par chef de famille et 500 célibataires ayant chacun 110 ares. Les 1.500 chefs de familles peuvent cultiver chacun 22 ares destinés à la production de légumes ; chaque célibataire cultive 11 ares pour le même objet. Chaque chef de famille exploite 176 ares de forêt ; chaque célibataire de plus de 20 ans, 88 ares.

En résumé, peuvent être cultivés 726.000 ares de terrain pour la production du riz ; 88.000 ares pour la production des légumes et des céréales. 352.000 ares de forêt peuvent être exploitées. En y ajoutant les 154.000 ares de terrain inculte, nous trouvons un total de 1.320.000 ares qui peuvent être régulièrement cultivés. Mais, en tenant compte de la répartition du travail, basée sur la faculté moyenne de production d'un homme, nous trouvons, au bénéfice de la municipalité, une différence de 231.000 ares pour le riz, 27.500 qui pourraient être destinés aux céréales et légumes, 44.000 ares de forêt, ainsi que 144.000 de terrain inculte.

Tous ces terrains ainsi répartis ne peuvent se transférer et la distribution de cette terre correspond à la commune. Par accord pris en une réunion de travailleurs affiliés

à la C. N. T. et à la U. G. T., sera considéré comme chef de famille tout groupement de travailleurs paysans qui s'unissent pour travailler la terre. S'ils le demandent, ils pourront travailler la terre en commun ; pour exécuter les travaux agricoles, un bureau indique ceux qu'il faut exécuter et le nombre de travailleurs qui doivent y être occupés.

Les bénéfices réalisés sur les travaux collectifs sont destinés à l'hygiène de la population et à l'embellissement du village.

Depuis le mouvement révolutionnaire provoqué par le soulèvement militaire, les travailleurs d'Amposta marchent la main dans la main et mettent en pratique les idées du socialisme libertaire. Ils sont, en effet, convaincus qu'il n'y a pas de vie collective possible sans la mise en pratique des théories de la Confédération Nationale du Travail. Ils sont pleinement convaincus que le bien-être, la liberté ne peuvent être que le fruit de l'union des travailleurs.

La production du riz représente une valeur de 13.860.000 pesetas, au prix moyen de 35 pesetas les 100 kilos. La production de l'huile est de 300.000 kilos, soit une valeur d'environ 450.000 pesetas. Carottes : la moyenne de la récolte pendant les trois dernières années a été de 600.000 kilos, représentant une valeur de 60.000 pesetas. 2.000 tonnes de pommes de terre d'une valeur de 400.000 pesetas. 435.000 kilos de maïs : 152.25 pesetas. Le blé qui se vend 35 pesetas les 100 kilos produit une valeur de 362.250 pesetas ; au total, la valeur produite est de 15.284.500 pesetas.

Voici, sur la photographie, un groupe de travailleurs occupés à la culture du riz ; ils sourient à l'ère nouvelle de liberté qui s'ouvre devant eux. Ils sont vraiment joyeux, et, comme on le voit sur leurs visages, ils

apportent toute leur énergie au travail, non plus comme dans le passé pour leurs exploités, non pas exclusivement pour leur bénéfice, mais pour le bien-être de l'humanité.

Voyez-les, ces moissonneurs du riz. Leurs gestes indiquent combien ils sont satisfaits de leur besogne ; ils conservent dans leurs poignes les gerbes de ce riz qu'ils ont soigné jusqu'au moment où il tombe sous leurs faux. Le soleil les ravit, mais ce qui les ravit davantage c'est la tranquillité de leur conscience et la satisfaction du devoir accompli.

Les sacs de riz sont disposés en tas et sélectionnés pour être expédiés. Toutes les manipulations que l'on voit sur la photographie sont réalisées avec ardeur. Pas d'exclamations. Le travail se réalise en cadence ; c'est qu'il n'y a plus le contremaître, plus le regard inquisiteur du maître. Chacun à sa besogne. Voilà le bénéfice de la collectivisation.

Dans les hangars des dépôts le riz sera empilé en attendant les commandes des autres organismes syndicaux. Même les enfants se joignent à leurs aînés ; nous les voyons ici, malgré les vacances scolaires, faire leurs efforts aux côtés de leurs frères. Voici un autre bel exemple de la fraternité, œuvre de cette grande révolution qui s'opère en Espagne.

Et finalement, voici les machines qui trient le riz ; elles sont actionnées par les bras agiles et vigoureux des camarades. Pensant à ceux d'entre eux qui luttent au front pour notre libération, ils mettent, dans l'accomplissement de leur tâche, une ardeur aussi grande que celle de leurs frères dans la bataille libératrice.

Et dans l'ensemble, voici le panorama du paisible village d'Amposta où les ouvriers conscients réalisent leur part de la meilleure œuvre de nos siècles.

Bernard POU.

## REPORTAGE OBJECTIF

## Ce que nous avons vu en Espagne

## LE DOMAINE ECONOMIQUE (PRODUCTION, REPARTITION, CONSOMMATION)

Fermeture des banques, citadelles du capitalisme (à l'exception de la Banque d'Espagne indispensable aux échanges internationaux, sans doute) ; prise de possession et occupation des immeubles en général du nombre des plus beaux de la province, immeubles abandonnés, désertés en hâte, par leurs occupants et où, tout naturellement, s'installent les organisations syndicales, Groupements politiques, Services de la Généralité et cent autres organismes nés de la Révolution, telles furent les deux premières et saluables mesures prises par les vainqueurs du 19 juillet.

Et maintenant au travail ! Le 11 août est créé un Conseil de l'Economie de Catalogne. Nous y avons fait visite et l'impression qui s'est dégagée de l'entretien que nous eûmes avec le très sympathique collaborateur de notre ami Fabregas fut que ce Conseil revêtait, sans conteste, un caractère de grande utilité et que, grâce aux heureuses innovations qui étaient apportées dans le remaniement de la carte économique de la Catalogne, un essor considérable serait, à bref délai, donné à la production, pour le bien de tous, d'une province qu'on peut, à bon droit, considérer comme le joyau de l'Espagne ! Nous exprimons simplement ce souhait, après bien d'autres, que Madrid qui disposait, dans ses caves, de quelque 2.200.000.000 de pesetas-or (environ 13 à 14 milliards de francs français !) se montre moins parcimonieux vis-à-vis de ceux qui pourront revendiquer ce suprême honneur d'avoir sauvé, du péril fasciste, la Péninsule tout entière !

Par sa première déclaration, nous apprenons que le Conseil Economique de la Catalogne orientera tous ses efforts dans le sens de la collectivisation de l'économie catalane et, en particulier, vers la collectivisation des Grandes Industries, des Services publics et des Transports en commun.

En application de cette première mesure, la C.N.T. ainsi que la F.A.I. donnent, quelques jours après, ordre à tous les travailleurs de s'emparer immédiatement de toutes les industries dans lesquelles ils travaillent en vue de les collectiviser. Des « Comités d'Ouvriers » sont créés, comités qui ont charge de nommer des délégués à qui sont attribués tous les pouvoirs avec recommandation, au personnel, de n'accepter de directives que de la part de ses délégués. Voilà qui est parlé haut et clair !

Voyons, à présent, par la visite d'une usine — un très important établissement de mécanique spéciale transformé en usine de guerre — si les instructions dont nous venons de parler et qui ne prêtent vraiment à aucune équivoque, ont été respectées.

A la date du 19 juillet, 2000 ouvriers environ y étaient occupés à raison de 48 heures par semaine. Toute une échelle de salaires, avec au sommet, le directeur (un fasciste notoire qu'on mit hors d'état de nuire) qui s'adjudageait quelques 30.000 pesetas chaque année. Plans, devis, projets, tout était envoyé par la Maison principale qui devait avoir son siège dans la banlieue parisienne.

Le 20 juillet, dès la bataille terminée, le personnel de l'usine se trouve, on le devine, en présence d'une situation qui n'était pas dénuée de graves difficultés. Plus de directeur, plus de techniciens, ceux-ci au nombre de deux ou de trois seulement, ayant pris la fuite !

Les quelques centaines d'ouvriers qui, aux premières heures de la lutte, avaient abandonné l'usine pour se jeter dans la mêlée réclamaient de leurs camarades ce qu'il fallait pour se battre : fusils, grenades, chars blindés, etc. Eh ! bien on les leur fournira !

Des « Comités d'ouvriers » sont constitués qui se chargent d'attribuer, en toute camaraderie, à chacun le rôle qu'il doit remplir dans la nouvelle production. Au surplus, un délégué syndical (délégué de la C.N.T. ou de l'U.G.T.) aura, pour mission de veiller à ce que toutes les décisions prises par l'Organisation syndicale et visant tant les salaires

que les conditions de travail soient rigoureusement observées.

Quant à la durée de la journée ou plutôt de la semaine de travail elle sera, en principe de 40 heures, mais en raison des inévitables nécessités imposées par la guerre tous les travailleurs ont accepté, de fort bon gré, pour ne pas dire avec enthousiasme, de continuer, jusqu'à la fin de la lutte, la semaine de quarante-huit heures. Les salaires, uniformément, ont été majorés de 15 o/o, majoration qui est abandonnée au profit de ceux qui se battent ainsi que pour permettre de faire face aux dépenses considérables qu'occasionne la lutte. On nous indique que la moyenne des salaires est de 80 à 100 pesetas par semaine moyenne qui tend à s'accroître et qui fut obtenue par cette simple opération : réduction des gros salaires, augmentation des salaires inférieurs. Exception, toutefois, est faite pour quelques spécialistes que, par intérêt pour la Révolution, il convient de ménager et à qui continuent d'être alloués des traitements plus élevés, dont le taux atteindrait en général 120, 130 et même 140 pesetas par semaine. La visite de deux autres usines, d'une importance sensiblement égale à celle de la première, nous fait confirmer, en tous points, les indications qui nous avaient été faites et les constatations auxquelles nous nous étions livré en premier lieu.

Rattachons immédiatement au domaine de la production, celui des transports. Les deux sont d'ailleurs connexes et étroitement associés.

Les observations que nous présenterons au sujet des Transports s'appliqueront, dans leur ensemble, à tous les moyens de transport : taxis, autobus, métros, tramways et chemins de fer. Corporations puissantes par leurs effectifs et l'initiative dont surent faire preuve leurs membres, tous adhérents de la C.N.T. Nous y joindrons également l'Organisation des Dockers et toutes celles intéressant la vie du port de Barcelone.

Achille BLICQ.

(Voir la suite en 5<sup>e</sup> page.)

## UNE LETTRE ÉLOQUENTE

## Pour leur venir en aide

Du front d'Aragon nous recevons une lettre dont nous extrayons les passages suivants, plus éloquent que tous les appels que nous pouvons lancer.

« ...notre centurie occupe toujours les mêmes positions sur les pentes glacées de la

sierra d'Alcubières. La vie n'a rien de drôle par ici car, en plus du fascisme nous avons le froid contre lequel il nous faut lutter et cet ennemi est, pour le moins, aussi terrible que le premier. Cependant, nous subissons notre sort avec plaisir car nous sommes ici en volontaires pour défendre nos droits. »

« Il nous est arrivé, ces jours-ci, quelques vêtements envoyés par vos soins. Inutile de vous dire avec quel bonheur nous les avons recueillis. La joie est augmentée de beaucoup lorsque l'on pense que c'est la solidarité des travailleurs de France qui nous aide ainsi à supporter, dans de meilleures conditions, les dures rigueurs de l'hiver aragonais. »

« Une mention toute spéciale pour les cigarettes ; ce petit superflu nous a réellement fait plaisir... »

Cette lettre doit nous encourager à faire encore mieux et plus ; le froid s'accroît, l'hiver s'annonce très dur, faisons donc un nouvel effort pour ceux qui, sur le front espagnol, luttent pour la liberté de tous.

Nous rappelons que nous acceptons même les vêtements qui ont été portés, même ceux de femmes et d'enfants, à la condition qu'ils ne soient ni sales, ni trop usagés.

A la suite de suggestions diverses qui nous sont parvenues, nous avons établi des mandats que nous tenons à la disposition des camarades qui peuvent centraliser dans leur localité les colis qui nous sont destinés. Des permanences peuvent être également établies dans les villes que nos convois sont susceptibles de traverser pour se rendre en Espagne.

Nous tenons également à rappeler que

## La colonisation de l'Espagne par les capitalismes étrangers

J'ai lu avec un intérêt soutenu, les reportages romanesques que la presse de gauche a publiés sur le financier Juan March, le banquier de la rébellion. J'ai porté d'autant plus d'intérêt à ces écrits qu'il est notoire que ce financier n'est rien d'autre que l'homme de paille de quelques puissants groupes internationaux.

En effet, on ne le trouve dans aucune des grandes affaires espagnoles et il est évident qu'il n'est que le distributeur de la « manne sacrée ».

On ne le trouve pas dans la Compagnie du Rio Tinto dont le siège est à Londres, dont les administrateurs sont anglais mais dans laquelle la Maison Rothschild a de grandes participations et qui a des accords avec la Metallgesellschaft de Francfort.

On ne le trouve pas non plus dans les fameuses mines de mercure de la province de Ciudad-Réal et sur lesquelles les Rothschild ont la haute main.

On le chercherait en vain à la tête de la société minière et métallurgique de Penarroya, affaire de première grandeur au capital de plus de 300 millions de francs, dont le siège est à Paris et qui contrôle de nombreuses affaires espagnoles. En revanche on y trouverait entre d'autres du même acabit, un Allemand : le Dr Aufschlag, l'un des maîtres de l'industrie de guerre allemande, un comte Hobin, M. Humbert de Wendel et enfin M. le baron Robert de Rothschild auxquels on peut ajouter le libéral comte de Romanones.

Ces trois exemples sont suffisants pour nous permettre de poser la question suivante : « Pourquoi la presse de gauche qui connaît ce qui précède et bien d'autres choses romanesques laisse-t-elle l'action d'un homme de paille et laisse-t-elle dans l'obscurité les vrais intéressés, les vrais responsables ? Elle avait pourtant l'occasion d'ajouter un chapitre saignant (sans jeu de mot) à l'histoire des deux cents familles ! Ce chapitre eût singulièrement éclairé la situation. Quand on l'écrira il sera le justificatif de l'impénitence de la classe ouvrière qui sent obscurément l'urgence qu'il y a de porter secours aux ouvriers espagnols. Il justifiera aussi toutes les initiatives de ceux qui ont tenté de les aider. »

Si l'on ignore quels sont ceux qui possèdent les richesses du sol et du sous-sol espagnol on ne peut pas comprendre totalement le sens des événements qui se déroulent là-bas. Mais lorsqu'on le connaît tout s'éclaircit, tout devient compréhensible.

On saisit alors que la guerre civile espagnole n'est pas, comme il serait loisible qu'on le sût, le fait de deux fractions du peuple qui se battent pour deux idéaux opposés.

On voit, dès lors, d'un côté le peuple qui défend ses libertés et surtout cherche à en conquérir d'autres. De l'autre côté des mercenaires qui font une guerre sans merci pour asservir ce peuple pour le plus grand bénéfice de leurs maîtres les grands financiers internationaux.

Et, si l'on veut une preuve formelle de l'immense intérêt qu'ont certains groupes étrangers au triomphe de Franco, on la trouvera dans le simple fait suivant. Du 24 août, jour de l'occupation par les rebelles au 15 septembre les actions du Rio Tinto ont monté de 1.013 francs à 1.243 fr., ce qui représente pour le total des actions le coquet bénéfice d'environ cent millions (cité par L. Launay, mes Dossiers).

Dès lors, on sait d'où vient l'argent des rebelles, on sait qui paye les armes et les munitions. On sait pourquoi les fascistes de tous les pays appellent de tous leurs vœux la victoire de Franco. On sait aussi pourquoi le devoir impérieux de chaque ouvrier est d'aider au maximum ses frères d'Espagne.

Le peuple espagnol vainqueur, c'est la libération de millions de prolétaires mais c'est d'immenses sources de bénéfices de perdus pour les capitalistes internationaux. La victoire de Franco, c'est ce peuple plongé davantage dans la misère, mais c'est d'immenses fortunes de sauvées et c'est cela seul qui compte !

Anarchistes, nous combattons l'oppression dans ses formes les plus diverses mais j'ai peur que jusqu'à maintenant nous ne l'ayons frappée que dans ses rameaux les plus visibles, cléricisme, militarisme, etc. etc., sans penser à porter notre fer avec assez de précision, jusqu'en ses parties vitales qui sont la haute finance, le supercapitalisme.

Tant que nous n'aurons mis au grand jour toute la structure secrète du capitalisme. Tant que nous n'aurons pas pénétré tous ses secrets et prit toutes les mesures utiles pour le frapper à mort nous risquons de voir nos efforts détournés de leur but et notre révolution s'échouer sur un écueil imprévisible.

J.-P. MONTEIL.

## SOLIDARITE DIRECTE



Un des camions que chaque semaine le Centre de Ravitaillement envoie aux miliciens.



« Ils sourient à l'ère nouvelle

de liberté qui s'ouvre devant eux. »



# La vie militante et la mort...

## Durruti au combat

C'était un jour d'octobre dernier, le jeudi 14, si notre mémoire est exacte. La veille, tard sur le soir, nous étions arrivés au quartier général de la colonne de notre cher Durruti, venant de Farlete, village avancé de la ligne de feu. Nous venions d'apporter là-bas, au groupe international, quelques vivres et vêtements recueillis ici, à Paris, par le Centre de ravitaillement de la rue d'Alésia, et nous nous disposions au retour quand Gori, on l'appelait ainsi, annonça pour le lendemain matin le déclenchement d'une attaque en vue de prendre le village de Perdiguera.

Buenaventura, avec son naturel coutumier et convaincant, demande à Ridel de retourner à Farlete, à quoi notre ami acquiesça volontiers ; Carpentier, non encore remis de sa blessure, voulut accompagner Ridel.

Je restais au quartier général et Durruti me dit alors : « Si tu avais la carte de milicien de ma colonne, tu ne pourrais t'en retourner avec ton camion, car tout le monde doit être au combat demain. » Je répondis à Gori que je me considérais comme un milicien dont la mission spéciale ne pouvait nullement empêcher la participation au combat ; alors Durruti, prenant mon affirmation à la lettre, me dit : « Eh bien ! il est minuit, tu dormiras ici et, à 2 heures demain matin, tu viendras avec moi. Et, effectivement, à 2 heures le matin, Gori me tira du sommeil en me secouant et en disant : « Faut pas rouper, mon vieux. » Vingt minutes après, nous montions en auto, tous phares éteints ; nous filâmes alors sur la route de Saragosse, nous dépassâmes rapidement les camions de transport ; sur notre gauche, nous laissions Pina et voilà de l'autre côté de l'Ebre, à quelques centaines de mètres, Fuente sur l'Ebre, occupé par les fascistes. Nous atteignons Osera et obliquons sur la droite, nous filons sur Farlete, où nous arrivons vers 4 heures.

L'animation est grande dans le village, les hommes se groupent par centuries, des drapeaux rouge et noir flottent au bout des fusils. Buenaventura Durruti s'occupe de chacun et de tous ; il court à droite, à gauche, donne des conseils et fait presser les retardataires. A 6 heures, les centuries s'ébranlent et à 2 kilomètres, en marchant vers Perdiguera, elles se déploient en tirailleurs.

Durruti observe le mouvement et quand les miliciens cèdent à la tendance naturelle, mais dangereuse de se grouper au long de

## Un anarchiste

Nous ne savons si c'est notre rage ou notre douleur que nous devons exprimer.

En pleine bataille, dans Madrid bombardée et incendiée, Durruti a été frappé à mort par une balle fasciste.

En lui, c'est l'esprit même de la F.A.I. qui est touché au cœur.

Son histoire est l'histoire de toute la lutte révolutionnaire en Espagne.

Il a lutté pour le communisme libertaire sous tous les régimes, contre toutes les formes d'oppression de la bourgeoisie ibérique.

Il a connu la prison et le bagne aux quatre coins du monde, et la mort l'a frôlé dans bien des circonstances.

Jamais il n'a lâché pied, jamais il ne s'est découragé, toujours et partout il a animé les

La guerre civile qui prit rapidement des proportions de guerre pure et simple devait le révéler solide organisateur et animateur des milices. Ce fut lui qui forma la première colonne qui partit de Barcelone vers les terres d'Aragon.

Il avait fait des attaques à main armée pour subventionner l'agitation sous la dictature et, après avoir brassé des millions, il se retrouvait dans la misère à Bruxelles.

Dans les périodes de relative liberté, il reprenait la route, remuant les syndicats ouvriers, les populations paysannes, les milieux révolutionnaires. Il avait monté une maison d'édition ouvrière à Paris pour l'instruction sociale des travailleurs, faisant revenir aux humbles le produit des rapines des riches.

pelés en renfort. Durruti avait salué nos camions chargés de miliciens joyeux et chantants, il nous adressa quelques paroles d'encouragement, et quand le convoi se mit en marche, deux grosses larmes vinrent mouiller ses yeux.

Au moment même où la lutte décisive était engagée, au moment même où il remplissait un des postes les plus dangereux et les plus importants dans le mouvement révolutionnaire, au moment où il menait parallèlement la guerre et l'organisation d'une société nouvelle, il meurt en plein combat.

Il meurt quatre mois après son camarade de lutte, de prison et d'exil, Francisco Ascaso, pour la même cause et avec un courage identique.

Mais, la révolution continue sa marche, broyant indistinctement bons et mauvais.



noyaux de propagandistes, de terroristes ou de simples militants.

Sa puissante personnalité représentait l'aspect même de la classe ouvrière en révolte : musclé, volontaire, violent, dur avec lui-même, se consacrant corps et âme pour un idéal de bonté et de liberté.

A aucun moment il ne quitta les pauvres, en aucune circonstance il n'oublia sa classe ; luttant pour elle, il en était solidaire.

Dans les villages occupés où il venait annoncer l'ère nouvelle qui s'ouvrait pour les paysans d'Aragon, il restait l'ouvrier Durruti. Il répétait toujours qu'après la victoire sur le fascisme, les chefs de colonnes retourneraient à l'usine comme les autres volontaires, continuant à travailler pour la société libertaire, le fusil en bandoulière.

Parti avec 800 hommes hâtivement armés, il devait bientôt diriger une véritable armée de près de 10.000 hommes.

Tout autre que lui aurait pu devenir insupportable de par ses responsabilités et ses pouvoirs. Mais lui resta simple, bon et sentimental, même quand il houspillait les responsables des divers services. Il connaissait bien son monde, savait la mesure de chacun, ayant vécu lui-même dans trop de pays et de situations différents.

A chaque coup dur, Durruti se dressait, énergique, prompt et calme. Il payait de sa personne en toutes circonstances, trop, hélas !

Son masque durement taillé cachait un sentimental.

Nous nous souvenons d'un départ pour un petit village du front de Huesca où nous étions ap-

Durruti appartenait à la grande lignée des anarchistes réalistes d'action.

Et son admiration pour Nestor Makhno, cet autre disparu, nous fait faire un rapprochement entre ces deux hommes, nés à des milliers de kilomètres l'un de l'autre, mais avec dans le regard cette même flamme, avec dans la tête cette même volonté, tous deux hommes volontairement perdus pour le triomphe de la cause libertaire.

L'inscription de la couronne offerte par les miliciens de sa colonne dit vrai : « Le venger c'est avancer. »

Buenaventura Durruti est mort en pleine bataille sociale, c'est dans la bataille que nous le vengerons.

RIDEL.

## Pour abattre le fascisme

### Son appel à l'union

Le meilleur hommage que nous puissions rendre à notre pauvre Durruti, c'est de reproduire la lettre qu'il nous adressa le mois dernier à l'occasion de notre premier meeting du Vel d'Hiv.

La voici :

Camarades,

Malgré mon vif désir de parler à mes camarades parisiens, à ce peuple de Paris sentimental et frondeur auquel je dois ma liberté et peut-être ma vie, il m'est absolument impossible d'abandonner ma colonne, car la situation est très sérieuse au front ; nous sommes en pleines opérations et une absence, même très courte, pourrait avoir de très graves conséquences. Je sais parfaitement que les camarades antifascistes parisiens comprendront mes raisons et je n'insiste pas davantage.

Je suis de tout cœur avec le Comité pour l'Espagne libre et d'accord avec lui ; je fais appel à tous les révolutionnaires français, quelle que soit leur tendance idéologique ou politique, pour qu'ils s'unissent solidement et sincèrement pour former un front antifasciste vraiment populaire. Si vous haïssez le fascisme aussi profondément que nous-mêmes, oubliez toutes les petites divergences de partis pour viser un seul but : la lutte contre le fascisme. La révolution espagnole doit être pour tous les révolutionnaires le cri de ralliement de toutes les forces prolétariennes de France.

Si vous comprenez comme nous que le front antifasciste espagnol a un prolongement dans toute la France, si vous êtes animés de la même volonté de vaincre que les miliciens espagnols, je suis persuadé que le fascisme international sera bientôt écrasé.

Au nom de ma colonne, au nom de tous les luttueux espagnols, au nom du prolétariat espagnol, salut !

Vive l'union ouvrière !

Vive la révolution sociale !

DURRUTI.

## La dernière lettre de Durruti

Il nous l'envoya, cette lettre, la veille de son départ pour le front de Madrid. Elle montre son esprit méthodique et met bien des choses au point dont nous espérons que l'on tiendra compte dorénavant.

Camarades,

Nous tenons à vous signaler certains cas d'incompréhension auxquels il serait bon de remédier. Plusieurs camarades étrangers nous ont déjà manifesté le désir de jouer d'une pleine et entière liberté, prêtant que, vu leur qualité d'étrangers, ils échappaient aux règlements des Milices An-



Sa compagne Emilienne

tifascistes Espagnoles. Nous ne pouvons leur contester ce droit, mais ne pouvons permettre cette différence de traitement entre miliciens, qu'ils soient espagnols ou étrangers. Les camarades français, italiens, allemands, etc., qui viennent s'enrôler chez nous, doivent savoir par avance qu'ils sont miliciens au même titre que les Espagnols ; ils doivent accepter les mêmes devoirs, puisqu'ils jouissent des mêmes droits.

Évitez également ces visites de touristes, en dehors de camarades qui viennent au front pour des missions spéciales.

Nous avons dans notre colonne de vaillants camarades étrangers qui ont compris d'eux-mêmes la nécessité d'une auto-discipline et qui sont complètement d'accord avec nous sur l'obligation de respecter les accords collectifs. Avant d'effectuer aucun enrôlement, il faut soumettre aux volontaires tous les droits et devoirs des miliciens, sans distinction de patrie ; que ceux qui trouvent ces devoirs trop « violents » restent chez eux ; ils s'éviteront l'ennui de devoir désertir du front un jour. Les camarades étrangers qui ne se sentent pas assez forts pour accepter la rude vie des miliciens peuvent s'atteler à une autre tâche chez eux. Il y a une énorme propagande à faire à l'étranger et les camarades qui sympathisent avec notre lutte antifasciste peuvent nous aider grandement ; ils nous seront autant utiles qu'au front, peut-être plus.

Nous espérons que vous partagerez notre point de vue, que nous vous ayons exposé en toute camaraderie.

Nous vous saluons bien fraternellement. Pour le Comité de Guerre.

DURRUTI.

## La vie d'un révolté

Ascaso, l'inséparable compagnon...



Buenaventura Durruti naquit à Leon, province du même nom, dans le nord de l'Espagne, le 14 juillet 1896.

Son père, ouvrier des chemins de fer, éleva péniblement neuf enfants.

Le petit Buenaventura fut mis en apprentissage à quatorze ans comme mécanicien.

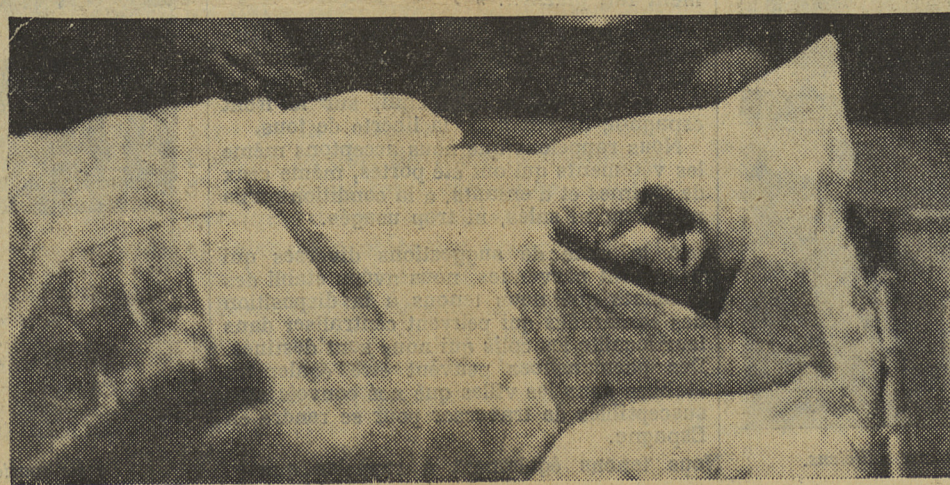
En 1917, militant déjà convaincu, Durruti dut fuir sa ville natale, à la suite de la dure répression de la grève générale révolutionnaire de cette époque.

D'Espagne, Durruti vint en France où il travailla dans la région parisienne, à Saint-Denis notamment. Il passa ainsi trois années en France, après quoi il retourna en Espagne.

Ceci se passait en 1920. C'est alors que Durruti entra à fond dans la lutte que menaient les héroïques syndicalistes de la C.N.T. contre la sanglante dictature de Martinez Anido, Arleñi et autres. De ce moment date son amitié avec Ascaso, Jover, Garcia Oliver, Vivanco, Buenacasa, Liberto Callejas, toute cette phalange indomptable qui osait tenir tête à une des plus féroces répressions antiouvrières qui se soient jamais vues.

Durruti n'était pas de ceux qui restent au quartier général. Au milieu des miliciens seulement, il donnait sa pleine mesure, l'action seule était capable de le satisfaire.

C'est au retour d'une attaque qui permit de prendre une position aux rebelles que Durruti fut atteint par une balle perdue, par un de ces petits morceaux d'acier qui glissent sans arrêt sur les lieux de combat. Il fut immédiatement emporté à l'hôpital par ses



compagnons atterrés.

On espérait le sauver, mais le lendemain il mourut malgré toutes les interventions médicales.

Celui qui personnifiait l'espérance du prolétariat anarchiste espagnol en une société nouvelle, est mort comme il vécut, au combat.

Que d'autres se lèvent, luttent et triomphent pour venger celui qui consacra sa vie à batailler contre toutes les dictatures, toutes les oppressions, tous les esclavages.



Sa petite fille Golette

la route, il intervient énergiquement. Durruti est aimé des miliciens, sa seule présence galvanise les énergies, Durruti n'est pas un général, Durruti est un guide.

L'avance se poursuit. A 4 kilomètres de Farlete, arrêt sur les positions. Sur la gauche de la route, une ferme vers laquelle nous nous dirigeons. Manzano, Durruti, le chauffeur et moi, cinq motocyclistes ouvrent la marche. Dans le hangar de la ferme, une machine agricole avec les initiales peintes en rouge : C.N.T. et F.A.I. Des fascistes, dans leur retraite précédente, l'avaient emportée de Farlete. A la jumelle, montés sur le toit de l'immeuble, nous observons au loin des mouvements de camions, les fascistes sont alertés.

Buenaventura prend alors la décision de rejoindre la route et de pousser la reconnaissance plus avant. L'auto et les motocyclistes filent droit à plein gaz vers les lignes fascistes. Soudain, j'aperçois à l'horizon deux minuscules oiseaux, j'avertis Durruti ; il se penche et fait arrêter l'auto ; les oiseaux sont devenus grands, deux avions fascistes suivent droit la route à 200 mètres de hauteur. Nous les observons à la jumelle ; ils se rapprochent, ils viennent sur nous, il faut que nous nous abritions à une cinquantaine de mètres de notre point d'arrêt, un caniveau sur la route, nous courons nous y abriter ; juste le temps de l'atteindre et quatre bombes tombent, l'une à 3 mètres du caniveau, l'autre sur le milieu de la route, les deux autres à vingt mètres dans les champs.

(Lire la suite en 5 page.)



# ...héroïque de Durruti

## Durruti au combat

(Suite de la 4<sup>e</sup> page.)

Ils ont de fameux avions de bombardement, les salauds ! Nous sortons de notre abris, les avions filent vers les centuries et lâchent d'autres bombes, les miliciens ouvrent un feu nourri de leurs fusils, une mitrailleuse tire également. Durruti ouvre le feu de son puissant fusil mitrailleur. L'alerte a été chaude. Par miracle, notre auto est indemne et Gori décide alors, quelle folie ! — non ! quel courage ! — de poursuivre la reconnaissance. Nous filons à cent vingt à l'heure, nous apercevons Perdiguera sur notre droite, Perdiguera ou tant de compagnons français tombèrent, frappés à mort. Une montée, nous atteignons le point culminant et nous apercevons à l'œil nu la route de Saragosse à Lecinena et l'interminable défilé des camions et autos fascistes. Nous avons laissé les centuries à trois kilomètres derrière nous et Perdiguera dresse son petit clocher à six cents mètres sur notre droite. Face à nous, à portée de fusil, nous apercevons distinctement des fascistes qui s'emploient à couper la route. Un courrier motocycliste nous rejoint, il porte un pli qui émane du groupe international opérant au bout des monts Alcubiens, à un kilomètre environ de notre point et à notre droite. Il est dix heures du matin. Durruti et Manzano se concertent et décident de pousser plus avant la reconnaissance. Il s'agit de découvrir les nids de mitrailleuses fascistes. Un motocycliste est demandé, cinq s'offrent volontairement. Notre auto démarre et s'engage sur la pente de la route. A trois cents mètres, soudain, le tac-tac d'une mitrailleuse : on tire de la gauche ; les motocyclistes sont en avant, ils descendent de leur machine et ouvrent le feu sur les sapeurs qui courent la route. Nous prenons position le long des fossés, les balles sifflent au-dessus de nous, impossible de lever la tête ; de Perdiguera sur notre droite, pas un coup de feu, le village serait-il abandonné ? Pendant trois heures, nous sommes restés là sous le feu des mitrailleuses, et c'est au bout d'efforts inouïs que nous avons pu rejoindre le versant descendant de la route. Les motocyclistes sont revenus tête baissée et saufs.

Nous avons abandonné notre auto. Voilà que Manzano s'offre à l'aller chercher, sous le feu des mitrailleuses. Il réussit l'opération. Les nids de mitrailleuses ont été repérés ; ce jour-là, Durruti n'est pas touché ; sa vie, il devait la laisser à Madrid. Durruti, notre cher Durruti, est mort au combat. Nous tous, qui l'avons aimé et toujours compris, garderons de lui un souvenir ineffaçable. Comme je reprochais à Durruti sa grande témérité, il me répondit : « Je dois montrer l'exemple et tu pourrais dire à Paris ce que tu as vu. »

PIERRE ODEON.

## DURRUTI pris sur le vif

### AVEC SES MILICIENS

Un jour Durruti cassait la croûte avec les miliciens d'une batterie d'artillerie. L'un de ces derniers demanda à Gori une permission pour Barcelone. Impossible en ce moment, répondit-il, et notre milicien d'insister ; alors Gori, prenant une décision rapide, s'adressa à l'ensemble des miliciens présents et leur demanda de voter à mains levées pour ou contre l'octroi de la permission. La majorité fut favorable et, voilà comment Durruti exerçait son autorité de « général ».

### AVEC LES PAYSANS

Des paysans de Montegrio venaient d'arriver au quartier général de Durruti. Ils venaient demander du chocolat et du sucre en échange de cloches en bronze. Buenaventura trouva l'histoire très drôle, puisque souvent nous l'entendions la raconter. Tu le rends compte, disait-il, du chocolat et du sucre pour des cloches, ça par exemple, c'est pas mal !

### LE REVE ANEANTI

— Saragosse ! Saragosse ! Nous prendrons Saragosse ! Il fallait voir avec quel accent Durruti disait cela. Pauvre ami Durruti, tu ne verras pas ton rêve se réaliser, mais tes compagnons, les miliciens, seront dignes de toi et, à ton seul souvenir, ils feront tout pour prendre Saragosse.

### LE SENTIMENTAL

— Tu as vu ma gorge à Paris ? questionnait Durruti.  
— Oui, je l'ai vue hier au meeting de la Mutualité, et tu sais ses yeux sont exactement les tiens, pas besoin de venir à Pina pour te voir, elle est ton image.  
— Elle parle bien le français, paraît-il ?  
— Oui, c'est même incroyable, et quand tu la reverras, tu en seras étonné, mon vieux Durruti.  
Hélas ! son papa, son courageux et bon papa est mort.

P. O.

### AVIS IMPORTANT

La Section Française (C.N.T.-F.A.I.) de Barcelone prévient tous les groupes et individualités anarchistes de France, de son changement d'adresse : 253, Calle Consejo de Ciento 1<sup>er</sup> étage près de la place Universidad. Nous demandons à tous les camarades de prendre bonne note et à tous les groupes de nous adresser, de se diriger à nous et de nous écrire pour tous renseignements utiles. Par la même occasion nous vous annonçons notre désir de créer une bibliothèque pour les copains résidant à Barcelone et les blessés et nous vous demandons de nous envoyer livres et brochures dont vous disposez.

## L'HOMMAGE DE BARCELONE

S'il fallait une preuve de plus pour démontrer l'attachement de la classe ouvrière catalane aux militants anarchistes, la manifestation de dimanche dernier qui se déroula à l'occasion des funérailles de Durruti la fournirait.

Les chiffres que donnent les agences varient entre 300 et 500.000 participants, mais peu importe.

Tout Barcelone anarchiste, révolutionnaire ou tout simplement ouvrier, était là.

Un détail qui caractérise mieux qu'une longue description la douleur populaire est celles photos et images du vaillant lutteur, enlevées dès les premières minutes dans les kiosques des grandes artères, chaque travailleur voulant emporter chez lui, pour l'avoir toujours à ses côtés comme exemple d'énergie et de sincérité, l'effigie de son meilleur guide tué au combat.

Les délégations anarchistes de tous les pays soulignaient la place que tenait Durruti dans le mouvement international. L'Union anarchiste, le Libertaire et le Comité pour l'Espagne libre étaient représentés par nos camarades Ridel, Anderson et Faucier. Sur la banderole déployée par nos camarades on pouvait lire en lettres blanches sur fond noir : « L'Union Anarchiste française, à la mémoire de Durruti, l'inoubliable militant anarchiste. »



LE CORTÈGE FUNÈBRE ARRIVANT SUR LA PLACE DE CATALOGNE

## REPORTAGE OBJECTIF le domaine économique

(Suite de la 4<sup>e</sup> page.)

Dès le lendemain du coup fasciste, les transports assumaient la charge, délicate autant qu'écrasante, de ravitailler une population de plus de 1.000.000 âmes. Achats et ventes s'opéraient par leurs soins moyennant une majoration de 5 o/o dont étaient taxés tous les produits et qui devait couvrir les organisations de tous les frais de manipulation.

La socialisation de tous les services ressortissant aux Transports est, on peut le dire, chose à peu près faite. Prenons les taxis, par exemple. La recette opérée, chaque jour, par le chauffeur est remise au Centre syndical qui doit assurer, en échange, tous les frais d'entretien et de fonctionnement de la voiture, de même que le salaire du chauffeur. Salaire qui n'a plus à tenir compte, de l'appoint du « pourboire », dont on a sévèrement prosaïté l'usage, par dignité pour le travailleur, et qui est fixé présentement avec la certitude, pour les dirigeants de la C. N. T., de pouvoir l'accroître sous peu, à 90 pesetas par semaine. Salaire, uniformément accordé aux chauffeurs et aux ouvriers réparateurs, aux employés, etc. L'excédent des recettes est mis en réserve en vue des aménagements et des réparations.

D'un rapport qui nous fut remis à Barcelone et qui fut dressé à la suite de l'Assemblée générale que tintrent, le 11 août 1936, les travailleurs des Tramways nous extrayons ceci :

« Règles établies par les Travailleurs eux-mêmes dans les différents travaux contrôlés par le Comité ouvrier élu en Assemblée générale. »

« Le Comité considère que les camarades qui le composent doivent être avant tout des compagnons sérieux et de capacité reconnue. (Il s'agit du Comité de Contrôle qui vient d'être créé). »

« Tous les travailleurs des Tramways pourront circuler librement sur toutes les voies. »

« L'appointement minimum sera de 350 pesetas par mois, ce qui représente une augmentation de 80 pesetas par mois. Contrôleurs et inspecteurs recevront 400 pesetas, ce qui représente une augmentation de 50 à 60 pesetas. Les chefs d'atelier : 450 pesetas soit 50 pesetas d'augmentation. »

« Tous ceux qui recevaient plus de 500 pesetas, ne sont pas augmentés. Sont supprimés, comme n'étant pas nécessaires, tout un tas de gros salaires ainsi que des techniciens qui étaient inutiles. Quant au personnel des bureaux, leur salaire a été nivelé, suppri-

mant, par suite, l'apparente supériorité que ce personnel croyait avoir sur les autres. Sont supprimés également : toutes sortes de primes, d'étranges ainsi que tout favoritisme. »

« Tous les travailleurs recevront leur salaire durant le temps de leur maladie, ceci pendant le délai d'un an. A l'expiration de ce délai, ils seront mis à la retraite. »

« Cette retraite sera assurée à tous les travailleurs dès l'âge de 60 ans. Les retraités recevront une somme de 275 pesetas chaque mois, quelle que soit l'importance de leur salaire. Dès qu'on le pourra cette somme sera augmentée. »

On ne saurait le nier : un ordre nouveau est en voie d'instauration en Espagne, tout au moins dans la Catalogne. Certes, rien de ce que nous avons vu ne saurait être assimilé à une collectivisation telle que la concevèrent nos grands marxistes, par davantage à une application intégrale du communisme libertaire, bien que, de-ci de-là, on assiste à des tentatives sérieuses de communisme nettement antiautoritaire, comme le fait se produire à Fraga, à Bujaraloz et dans maintes localités de l'Aragon. Dans cette région, mieux que partout ailleurs, le problème agraire, devant lequel avait lamentablement échoué la jeune République espagnole, reçut la seule solution valable. En premier lieu, expropriation pure et simple de tous les domaines appartenant à de gros propriétaires ; ensuite, collectivisation de toute propriété, dont l'exploitation, pour le profit de tous incombait à la commune. Répartition équitable des produits réalisés et obtention, par le troc, en prenant comme base d'évaluation les cours pratiqués le 18 juillet 1936, veille de la Révolution, des produits et denrées manquants.

Puigcerda, grosse bourgade située à la frontière, près de Bourg-Madame, nous offre un exemple assez curieux de semi-collectivisation ? La coopération, la mise en commun y a atteint un degré très élevé et nos braves amis n'auraient plus qu'un pas à franchir pour donner au monde l'exemple d'une commune dans laquelle près de cinq mille habitants vivraient de la vie la plus libre et la plus égalitaire. Tous les services, on peut le dire, sont centralisés dans un très bel immeuble — un ancien casino — devenu une sorte de magasin général où l'on trouve ce qui est nécessaire à la vie de chaque jour : chaussures, charcuterie, conserves, mercerie, vins, tissus et atelier de couture pour les deux sexes, salon de coiffure pour hommes, un également pour dames, tailleurs, couturiers et coiffeurs s'étant, d'eux-mêmes, spécialisés ! Le tout fonctionnant à la satisfac-

tion de tous sous le contrôle du Comité révolutionnaire de la commune, lequel est composé des meilleurs camarades !

Et nous voici enfin dans les superbes locaux du Comité de Ravitaillement, sorte de Ministère du Ravitaillement. Organisme d'une vitalité, d'une activité extraordinaires, formé, au lendemain de la Révolution, avec la collaboration des grandes organisations syndicales et de la Généralité.

La vraie raison de ce Comité ? Les buts qu'il se propose ? Assurer la répartition des divers produits et denrées obtenus en Catalogne et, demain sans doute, dans les autres provinces du pays. Sous le contrôle de la Généralité, il est devenu l'organisme officiel chargé du ravitaillement de millions d'individus et cette tâche énorme, il la remplit de la façon la plus digne et la plus satisfaisante. Ses possibilités sont, d'ailleurs, immenses, tant sur le plan national que sur celui de l'extérieur. Le commerce avec les autres nations, ce Comité l'envisage sous la forme du Troc, de l'interchange, l'Espagne ne devant exporter que pour un montant au plus égal à celui des importations. Et ces produits continueront d'être vendus à la population aux prix qui étaient ceux pratiqués le 18 juillet, veille de la Révolution, le montant des taxes douanières dont étaient frappés la plupart des produits importés et qu'on a supprimés ces derniers temps, montant qu'on continue d'incorporer au prix de revient des marchandises devant permettre, au Comité de Ravitaillement de se couvrir de tous ses frais de gestion et d'administration. Pour les cultivateurs, par exemple, le Comité de Ravitaillement fera intervenir une sorte de chambre de compensation, toujours par le jeu du crédit d'interchange qui consiste à leur permettre certaines avances en nature (matériel, semences, etc.) dont le coût viendra en déduction de la valeur des produits livrés.

Evidemment, des Magasins d'approvisionnement ont été rendus nécessaires par l'application des mesures dont nous venons de parler. Nous avons visité quelques-uns de ces établissements, entre autres celui qui est réservé plus particulièrement aux hôpitaux et cliniques de Barcelone. Lait, fromages, volailles (vivantes et abattues), sucre, jambon, fruits de choix, etc., etc., tout s'y trouve dans un ordre et une propreté irréprochables. Ces magasins sont encore en nombre insuffisant, ce qui explique l'existence de nombreuses maisons de commerce. Mais tous les efforts de nos amis tendent à en accroître le chiffre aussi rapidement que possible.

BLICO.

## La vie d'un révolté

(Suite de la 4<sup>e</sup> page.)

Il n'est pas nécessaire de rappeler ici l'ardente campagne menée par le Libertaire pour arracher aux bourreaux argentins et espagnols les têtes de Durruti et d'Ascaso, cette campagne est dans toutes les mémoires.

Après un an d'efforts, ils sont enfin relâchés, le 9 juillet 1937.

Durruti se rend alors en Belgique. Puis c'est l'Allemagne, encore la Belgique et de nouveau l'Espagne quand le 14 avril 1931, la proclamation de la République chasse d'Espagne le macaque couronné.

Mais le bulletin d'information de la C.N.T. et de la F.A.I. qui rapporte en traits cursifs, la vie de Durruti, dont nous avons extrait ces notes, a raison de dire qu'il n'y a pas pour les anarchistes de paix dans cette république fallacieusement appelée « des travailleurs ». En effet, bientôt Durruti connaît la Carcel Modelo pour son activité révolutionnaire.

Après le mouvement de Figols, le 8 janvier 1932, où toute une région du nord de l'Aragon voit un soulèvement libertaire de vaste envergure, Durruti est arrêté et déporté au Rio de Oro, à Fuerteventura.

Remis en liberté, il reprend le combat, plus indomptable que jamais.

En 1933, c'est la formidable grève de Saragosse, où pendant trente-six jours, toute la vie économique de l'Aragon est arrêtée. Durruti, est-il besoin de le dire, est au premier plan de l'action.

Après les événements d'octobre 1934, Durruti est encore une fois arrêté et passe de longs mois à la prison de Valence.

Enfin, quand le 19 juillet, éclate le soulèvement fasciste, Durruti, comme toujours, est dans la lice dès la première minute. Cet homme de quarante ans qui relève à peine d'une douloureuse opération, n'écoute une fois de plus que sa vaillance et l'extraordinaire témérité qu'elle lui dicte.

La mort de son plus cher compagnon, Ascaso, tué le 19, en prenant avec quelques militants la caserne Atarazanas, n'avait fait que décupler sa combativité. Le 23, il prenait la tête des colonnes catalanes en marche sur Saragosse...

Depuis ce moment, il entraînait dans l'histoire.

Les fascistes avaient bien senti l'adversaire terrible qu'ils avaient en lui. En attendant de l'abattre, ils avaient essayé de le ruiner dans ses plus humaines fibres. Sa vieille maman, plusieurs de ses frères, parce qu'ils portaient le nom de Durruti, avaient été fusillés.

Maintenant, à son tour, ils l'ont tué. Il est mort après plusieurs heures d'agonie, le vendredi 20 à 8 h. 30 du matin, devant Madrid, d'une balle dans la région du cœur.

L. A.

## LES «CHEFS» ANARCHISTES

Durant les furieux combats qui se sont déroulés sur le front de Madrid les colonnes catalanes ont assumé une lourde responsabilité. Les membres du Comité Central de la Colonne Durruti ne se ménagent pas et montreront l'exemple aux miliciens.

C'est ainsi que Miguel Yoldi, ancien rédacteur à la « Soli » a été blessé un des premiers jours au cours d'une attaque. De même Manzano, un des meilleurs techniciens du détachement fut blessé à sa mitrailleuse.

Entre autres, tombé également Sévilla, un mitrailleur bien connu pour son habileté et son courage. Venant s'ajouter à la mort de Durruti ces exemples montrent de quelle façon les hommes les plus responsables « fuient » devant les rebelles.

Ajoutons que le dernier membre du Comité de la Colonne, l'Argentin Ruano a voulu à tout prix rejoindre les positions madrilènes pour remplacer ses camarades, mais hors de combat.

C'est à notre camarade Sans qui dirigeait la caserne Michel Bakounine à Barcelone que reviendra la charge de diriger le secteur de Bujaraloz.

## POUR LA CENTURIE SEBASTIEN FAURE POUR LE GROUPE INTERNATIONAL DE LA COLONNE DURRUTI

Nos chers compagnons de la Centurie Sébastien Faure et ceux du groupe Durruti sont sur le front de Saragosse, en première ligne. Nous avons pensé que parmi les lecteurs ou les lectrices du Libertaire se trouveraient des camarades pour « parrainer » individuellement les vaillants miliciens au combat.

Que ceux ou celles qui désirent « adopter » un milicien de la Centurie Sébastien Faure ou du groupe Durruti envoient bien se mettre en relation avec notre camarade Marguerite Bary, du Comité de liaison internationale des combattants antifascistes du front, 203, rue d'Alsée, Paris-14<sup>e</sup>. Chaque semaine les camarades pourront ainsi déposer au siège de la rue d'Alsée correspondances et paquets individuels qui seront acheminés directement à leurs destinataires par les soins du Comité pour l'Espagne libre. Quelques douceurs chaque semaine à nos miliciens seront les bienvenues.

Le comité de liaison internationale des combattants du front compte sur toutes et tous pour réaliser l'œuvre de solidarité directe par le moyen du parrainage.

Les amis, les parents des miliciens peuvent également s'adresser à nous pour le contact permanent entre la France et le front d'Aragon. Qu'on se le dise !

P.-S. — Rappelons l'adresse du Comité de liaison pour l'Espagne : Berthe-Marie Ascaso, 47, Calle Rogent (Clot), Barcelone, Espagne.



## Les anarchistes et les expériences révolutionnaires

Les principes qui forment les bases de la doctrine de l'école anarcho-communiste n'ont pas été inventés par des personnages plus ou moins célèbres. Ce sont des constatations qui s'imposent à l'observateur honnête des faits sociaux. Le mérite des théoriciens anarchistes, c'est de les avoir mis au clair et propagés avec la fougue propre aux Bakounine, Malatesta, Kropotkine, Makhno, Sébastien Faure, etc.

L'évidence et la simplicité de ces principes les rendent accessibles aux intelligences les plus primitives. Il n'y a que les gens intéressés et corrompus qui se refusent à admettre que les anarchistes ont raison.

Disons, en passant que les anarchistes sont d'accord avec les autres courants de l'école socialiste pour préconiser : 1° L'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme ; 2° L'abolition de la propriété privée des moyens de production.

La querelle entre Bakounine et Marx ne portait pas sur ces points de principe, mais sur la tactique à suivre dans la lutte contre le capitalisme.

Pour Bakounine, c'est la lutte à outrance qui compte. La classe ouvrière doit forger ses organisations en dehors de tout compromis avec les classes dirigeantes, car, elle ne peut compter que sur elle-même pour renverser le régime et instaurer une société égalitaire. Les organisations ouvrières sont la haute école où la classe ouvrière apprend à conduire ses propres affaires. Par la pratique courante de l'action directe et de la violence révolutionnaire, la classe ouvrière doit se préparer non seulement à l'assaut final de la forteresse capitaliste, mais aussi à conduire ses propres affaires à gérer l'économie à se gouverner elle-même. Le socialisme, selon Bakounine, doit avoir ses propres institutions où il ne pourra pas être réalisé. Le socialisme doit détruire l'Etat.

Inspiré de ces vérités élémentaires, Bakounine préconise le fédéralisme comme forme d'organisation, le boycottage des institutions parlementaires comme tactique quotidienne, la révolution comme moyen suprême pour renverser le régime capitaliste. Marx de son côté ne nie pas la révolution, mais il croit qu'elle viendra par la force de choses, elle est fatale, elle résulte des contradictions capitalistes et elle doit se produire dans les pays où l'évolution capitaliste est la plus poussée. Il ne croit pas que la classe ouvrière est capable de se gouverner elle-même. L'Etat ne doit pas être détruit, mais conquis par le parti marxiste avant-garde du prolétariat. C'est l'Etat qui doit gérer l'économie. Pour Marx, la révolution c'est la conquête du pouvoir, c'est le changement du personnel administratif : de bons ministres et préfets marxistes voilà la révolution marxiste.

Cette façon de voir amène les marxistes à participer dans la lutte électorale, à partager la responsabilité du pouvoir avec les partis bourgeois, à prêcher la paix sociale et surtout à l'imposer par la force ou par la ruse.

Qui avait raison ? Marx ou Bakounine ? Seule, l'expérience peut en décider.

J'ai souvent parlé, ici-même, des expériences Marxistes d'après guerre. Elles ont amené le fascisme en Allemagne et en Autriche ; en Russie un capitalisme d'Etat féroce est imposé, au peuple, par les marxistes.

Les événements révolutionnaires dans la période d'après guerre ont démontré l'utopie et la fausseté des premiers marxistes : anarchistes. La lutte de classes s'exprimant

1° Les pays à l'économie capitaliste la plus évoluée n'ont subi aucun assaut révolutionnaire de la part des exploités (Etats-Unis, Angleterre, France, Belgique, etc.) ; 2° Dans les pays germaniques (Allemagne, Autriche) où le mouvement ouvrier se trouvait sous l'influence totale du marxisme, les méthodes marxistes consistant à transformer la société par voie gouvernementale, ont amené la défaite du prolétariat et l'avènement du fascisme. L'incapacité des partis marxistes à agir avait déjà amené le même phénomène en Italie.

La révolution sociale éclata, contrairement aux prévisions marxistes, dans des pays arriérés, tels la Russie et l'Espagne. Notons, en passant, que ces pays ont été travaillés longtemps par la propagande anarchiste. La lutte de classe s'exprimant souvent par des mouvements sporadiques qui tenaient les régimes dans l'impossibilité de pratiquer la politique de corruption et de paix sociale. Les militants révolutionnaires ne croyaient pas à la révolution fatale : ils la préparaient.

### L'EXPERIENCE RUSSE

Les anarchistes ont été pendant la révolution russe, les artisans de la révolution intégrale. Dans leur presse, dans leurs mots d'ordre, ils préconisaient la destruction totale des institutions gouvernementales et l'expropriation des moyens de production. Ces mots d'ordre trouvèrent dans les masses populaires un écho tellement profond que le mouvement anarchiste qui était très faible jusqu'à la révolution, groupait en 1918 autant d'adhérents que le parti bolchevique selon Victor Serge.

Cette force formidable manquait, cependant, des cadres expérimentés pour pouvoir traverser avec succès la période où la tempête révolutionnaire emportait tout.

Les anarchistes donnèrent le jour à des Makhno, Tchapaïev, Guelesniakoff ; ils prénaient aux blancs des villes et des provinces, mais ils laissaient aux politiciens le soin de s'insérer dans les nouvelles institutions : les soviets. On trouve parmi les « théoriciens » de l'anarchisme russe, des hommes qui n'ont pas encore compris que la classe ouvrière doit forger les nouvelles institutions et que les anarchistes ont le devoir de participer à ce travail.

Certes, il y avait en Russie des hommes énergiques et clairvoyants de la trempe d'un Rogdaev, mais ils étaient moralement assassinés par les agents de la police secrète (Bourteff en est une des représentations les plus énigmatiques).

Ainsi, le mouvement se trouva dans l'état du nouvel appareil gouvernemental que les bolcheviques avaient forgé. Un simple paysan illettré Nestor Makhno avait admirablement compris la situation

et le rôle des Soviets. Dans une vaste province en Ukraine, il créa la Société libre des Soviets. Ce travail lui attira les critiques acerbes des coryphées : on le traita de bandit, d'antisémite, de bolchevik camifé d'investigation, sa brutalité, etc.

Il avait pourtant compris qu'aucune société ne peut exister sans institutions qui assurent les rapports entre les individus, et la coordination de la production.

Makhno a été vaincu, après une résistance épique, par les forces supérieures du gouvernement de Moscou, avec lequel il s'allia deux fois contre les généraux blancs.

Il n'aurait pu être battu, si le mouvement russe n'était pas sous l'influence des hommes irresponsables, prisonniers des mots et des formules, qui empêchèrent les organisations anarchistes de participer aux soviets et à la direction des affaires.

La destruction du mouvement anarchiste permit aux bolcheviks de poursuivre l'expérience marxiste, qui aboutit maintenant à l'instauration définitive du capitalisme d'Etat.

### L'EXPERIENCE ESPAGNOLE

La révolution espagnole éclata au moment de la plus grande dépression morale que la classe ouvrière ait subie depuis 60 ans. Notons en passant que cette révolution, toute « fatale » qu'elle était, n'aurait pas pu être possible sans la pression quotidienne des grandes organisations révolutionnaires la C.N.T. et la F.A.I. Ces organisations groupent plus de la moitié du prolétariat ibérique.

Profondément anarchistes, les militants de ces organisations ont été opposés à toute collaboration avec le régime. Ils profitaient de la faiblesse du régime capitaliste pour pousser à des solutions intégrales de la question sociale. Ils ne croyaient pas que la République démocratique peut résoudre la question sociale et depuis son instauration ils lui firent la vie dure. Ils savaient que la paix sociale, si chère aux politiciens petits bourgeois et marxistes, ne pouvait se réaliser que sur le dos de la classe ouvrière.

Les expériences des révolutions passées leur avaient appris qu'aucune révolution n'est possible en dehors de la destruction totale des institutions qui régissent la société capitaliste.

Lorsque, le 20 juillet, le coup de force fasciste fut brisé, les organisations de la C.N.T. et de la F.A.I. qui furent les principaux artisans de la victoire, saisirent les entreprises capitalistes. Aujourd'hui, les grosses entreprises en Catalogne, Levant, etc., sont collectivisées et gérées par les organisations ouvrières.

Instruits par l'expérience russe les militants de la C.N.T. et de la F.A.I. n'ont pas hésité à pénétrer dans tous les organismes qui régissent la vie sociale. Avant d'entrer ils demandent aux autres secteurs du front antifasciste de modifier leur structure et les transformer en organismes mieux adaptés aux nouveaux rapports sociaux.

L'entrée des organisations anarchistes dans le gouvernement central, dont les marxistes ne veulent pas changer la structure, provoqua une surprise générale surtout dans les milieux marxistes. Les bons théoriciens qui président aux destinées du monde marxiste ne sont pas encore revenus de leur surprise. Pendant des années, ils ont parlé d'un anarchisme qu'ils avaient fabriqué de toutes pièces et ils s'étonnent aujourd'hui que le vrai anarchisme ne corresponde pas à l'échantillon de leur connaissance. Ils croyaient que les anarchistes en Espagne allaient faire des discours, mais n'auraient pas songé à prendre la direction des affaires publiques.

Prisonniers des mots, ils ne se rendent pas compte que le mot gouvernement n'a plus le même contenu social qu'il avait il y a trois mois. Certes, cet organisme ne correspond pas à notre conception d'organisme de coordination, émanant directement des organisations des producteurs, se trouvant sous leur contrôle. La guerre nous oblige à l'accepter aujourd'hui.

Les anarchistes ne sont pas des dogmatiques. Ils savent s'adapter aux circonstances. Lorsque les intérêts de la classe ouvrière l'exigent.

Mais ceci ne veut pas dire qu'ils renoncent à leur idéal ; ils se refusent seulement à expliquer les événements par des textes et à chercher les solutions de problèmes nouveaux dans les livres des précurseurs. L'anarchisme est une doctrine scientifique et cherche la solution des problèmes dans les faits mêmes, dans l'expérience.

Nous comprenons que ceci contrarie les métaphysiciens, les compilateurs, les médiocres qui sont de toutes les écoles.

CHARLES ROBERT.

## Le chantage de Franco à la baisse de la peseta

Le général Franco a décidé de faire estampiller les billets émis par la Banque d'Espagne avant le 18 juillet dernier, c'est-à-dire, d'une part, tous les billets circulant dans les régions occupées par les fascistes (environ la moitié de la masse de billets de banque), et d'autre part les nombreux billets circulant à l'étranger.

L'hypothèse d'un triomphe nationaliste porte à la peseta détenue par le Gouvernement un coup droit dont elle ne doit pas se libérer sur le marché international.

En outre, cette mesure interdit pratiquement au Gouvernement de nouvelles émissions de billets.

Avant l'insurrection, la peseta cotait 2,07. En octobre, elle tombait à 1,68. Après la résolution de Franco portant à 15 jours le délai durant lequel les nationalistes timbreront les billets qu'ils s'engagent à reconnaître et à reconnaître seuls, la peseta cotait 1,02 lundi, 0,95 mardi, 0,85 mercredi.

Ainsi, le chantage de Franco, une fois encore, porte ses fruits. Et la peseta dépréciée sur le marché international, c'est une arme de moins dans les mains de la révolution espagnole.

## Choisissons notre guerre !

(Suite de la première page)

Une telle guerre serait donc — nous l'avons déjà dit dans d'autres articles — une guerre impérialiste dans laquelle l'Espagne ne serait qu'un prétexte. Il n'est pas possible de se représenter autrement les choses en dépit de ceux qui tiennent absolument à brouiller les cartes. Suivons cependant leur raisonnement. — L'ère des guerres internationales est close, disent-ils, la prochaine sera une formidable guerre sociale qui opposera le fascisme à la démocratie. Cette guerre nous devons donc l'accepter car elle sera notre guerre et la cause que nous défendrons sera, cette fois, notre cause. Nous persistons à penser que c'est là un schéma simpliste qui dissimule une mortelle équivoque qu'il faut à tout prix dissiper. Il faut, en effet, se rendre compte qu'une telle guerre n'aurait en rien le caractère d'une lutte sociale, qu'elle ne dresserait pas la classe ouvrière contre la bourgeoisie qui l'opprime mais qu'elle réaliserait, au contraire, sur le plan national, l'union des classes, l'union sacrée des prolétaires et de leurs pires ennemis, de leurs seuls ennemis, dans la défense d'un intérêt impérialiste. Car on ne doit pas s'y tromper. Si nos fascistes français sont aujourd'hui si ardents contre l'Espagne et s'ils peuvent un instant flirter avec Hitler par haine de la révolution, on les verrait demain rallier la défense du coffre-fort national si celui-ci était en péril. Toute autre attitude est non seulement invraisemblable mais inconcevable.

Notre ennemi est chez nous. Voilà ce qu'il ne faut jamais oublier et ce que nous rappelons opportunément la lutte que soutiennent nos camarades espagnols. L'ère des luttes internationales peut être close mais il n'appartient qu'au prolétariat de la clore en refusant de confondre sa cause avec celle du capitalisme et de se battre sous la même bannière que le colonel de la Roquette. C'est dans le sens, non d'une atténuation mais d'une accentuation de la lutte de classes qu'il convient de travailler.

Si la révolution espagnole provoque la guerre eh bien ! nous la ferons. Mais nous ne la ferons pas aux prolétaires allemands ou italiens. Nous la ferons à nos fascistes. Nous la ferons au colonel de la Roquette. Nous la ferons à nos ennemis.

Nous choisirons notre guerre.

Lashortes.

**Anarchistes, sympathisants, venez nombreux à l'assemblée générale d'information de l'U.A. sur les événements d'Espagne, samedi 28 novembre, à 20 h. 30.**

## L'accord germano-nippon

La convention germano-nipponne signée mercredi à Berlin « contre l'Internationale communiste » n'apporte qu'une confirmation officielle à un état de fait valable depuis trois ans.

Du jour, en effet, où l'expansion japonaise en Mandchourie et en Mongolie se heurte à la Russie soi-disant soviétique, hérière de l'impérialisme tsariste en Asie, le rapprochement germano-nippon était fatal.

Dés que Hitler eut décidé de rompre les relations industrielles et militaires cordiales existant, depuis le traité de Rapallo, entre l'Allemagne et la Russie et de diriger l'expansion allemande immédiate sur cette dernière, les échanges de toute sorte se multiplièrent entre le Japon et le 3<sup>e</sup> Reich. L'accord de Berlin consacre ces liens. Il masque en outre probablement un accord militaire, déjà conclu ou imminent.

Son intérêt majeur, ce n'est pas tant son incidence sur le jeu anglo-allemand, déterminé essentiellement par la politique néo-coloniale des Britanniques, que la forme sous laquelle il est conclu.

En s'efforçant de ressusciter comme épouvantail le vieux cadavre de l'Internationale communiste, le 3<sup>e</sup> Reich et l'Empire du Soleil Levant s'efforcent de parer leur opposition impérialiste à la Russie des couleurs « honorables » de la conservation sociale et de la défense de la civilisation.

C'est, exactement renversé, la méthode dont use l'Etat stalinien, quand, sous prétexte de défense de la démocratie et de la civilisation, il s'efforce lui aussi de lier, à sa cause d'impérialisme menacé, d'autres impérialismes.

Les prolétaires — les pacifistes sincères également — ne doivent pas être dupes des hypocrisies et des provocations idéologiques, grâce auxquelles les antagonistes tentent de les entraîner, de bon cœur dans la guerre.

En aucun cas, sous aucun prétexte, les exploités n'ont à prendre part à des guerres qui, comme l'éventuel conflit russo-germano-nippon, mettraient aux prises des Etats d'exploiteurs et de privilégiés en lutte pour la conservation ou l'extension de leurs privilèges.

Bérat.

### LA REVOLUTION ESPAGNOLE ET L'IMPERIALISME

Un malencontreux retard de transmission nous a empêchés de publier aujourd'hui la fin de l'étude de notre camarade Jean Bernier : « La Révolution Espagnole et l'Impérialisme ».

Nous nous en excusons auprès des lecteurs du « Lib » qui la trouveront dans notre prochain numéro.

## Le Coin des Jeunes

### Folie furieuse

Il y a en Europe, sous les drapeaux, près de cinq millions d'hommes.

(Les journaux.)

Faut se rendre compte, c'est pas rien, cinq millions d'intoxiqués qui, à pied, à cheval, en voiture, attelés ou pas, en tank, en avion, sur terre, en mer, dans l'air, marchant, glissant, courant, sautant, rampant, sont prêts, sur un mot, un signe, un geste à s'entre-tétrifier frénétiquement.

Nous a-t-on assez fait marcher avec le bobard du désarmement en chœur ! Mort qu'il est, le temps des cerises. Chaud ! chaud ! les marrons !

Dans tous les pays, comment qu'on leur a rebourré la caisse aux gens ! Ce n'était pas difficile, faut l'avouer.

Ils en ont mis un bon coup, les dirigeants, dans les gencives aux voisins, ces vendus. Biglez-les, ces petits pleutres, ces sous-hommes ! A-t-on dit à ceux de la patrie n° 1, en leur désignant les fainéants de la Patrie n° 2. En ont-ils du culot ! Croire que leur pays, cet ignoble est le seul, le vrai, l'unique ! Mince alors ! Montrez-leur, à ces ratatinés du cervelat que, seule, la Patrie n° 1 est digne de tous les éloges.

Et s'ils ne veulent pas en convenir, ces entêtés, trucidés-les de bon cœur avec mille raffinements barbares, et que ça saute. Criez un bon coup : « Vive la Patrie n° 1 ! » et fort, nom de dieu ! qu'ils vous entendent, les autres. Histoire de leur montrer que, chez nous, l'enthousiasme est de la partie. Qui a la foi a la loi.

Si, par hasard (tout arrive), il se trouvait parmi vous un râleur qui renâclerait à participer à cette saine besogne d'éducation, qu'il sorte du rang, cet anarchiste, il sera illico mené au poteau d'infamie, à seule fin de lui extirper du corps sa sale âme baveuse et pas alignée.

Cinq millions d'abrutis en uniformes variés, bénis par leurs curés et poussés par leurs maîtres sont prêts, pour la gloire de leur Patrie respective, à semer la mort sous toutes ses formes.

Au choix, Messieurs, comment la désirez-vous, la camarade ? En nuage épais ? Aspirez, jeunes gens, atchoum ! à la bonne vôtre. En pilules dum-dum, excellent pour malgrin ! En paquets-surprises, en gerbes, etc., parlez, vos désirs sont des ordres.

Sous le règne de l'engueulade qu'on vit, mais ça ne peut durer toujours, faudra qu'elle se déclenche la bagarre, la chouette, l'énorme. Hardi, les gas, étirer, égorger, assommer ! (Les nègres sont des sauvages, mssieu !)

Et quand elle sera finie, l'écrabouillage finale, quand les hommes, saignés à blanc, roustis de partout recommenceront, ces ahuris, à fignoler leurs miteuses singeries, une bonne petite peste pour terminer la fête. Des microbes comme s'il en pleuvait ! choléra, scorbut, gale et tout, pour leur apprendre à se laisser, comme des mûmes, bourrer le mou.

Et à méditer et à remédier ces paroles d'Anatole France : « On croit mourir pour la Patrie, on meurt pour les industriels. » Cinq millions d'hommes...

Misère !!!

Guy.

### Le meeting de la J. A. C.

Le premier meeting organisé par la J. A. C. à la Mutualité fut un beau succès et un magnifique encouragement pour tous les jeunes révolutionnaires. Environ deux mille personnes avaient pris place dans la grande salle pour y entendre la parole libertaire.

Coudry ouvrit la séance et dit les buts du meeting. Dresser face au fascisme international une jeunesse ennemie des tracasseries politiques et décidée à l'action directe. Apporter

au prolétariat espagnol en lutte le soutien de la jeunesse ouvrière française.

Ridel, de retour d'Espagne dressa schématiquement le tableau de la guerre. Il dit clairement ce que sont les armées en présence. D'une part, l'ancien appareil social, dictature, religion, militarisme, défendu par les phalanges fascistes, le tercio et les marocains ; d'autre part, un prolétariat décidé à se faire tuer sur place pour son émancipation.

Liarie, secrétaire des Jeunesses libertaires de Catalogne, réclama dans sa langue colorée une solidarité effective du prolétariat français. Il exprima sa certitude de voir le fascisme évincé en Espagne. Son appel ardent et patétique n'eut pas besoin d'être traduit pour être compris des auditeurs qui par leurs applaudissements vigoureux manifestèrent leur sympathie aux libertaires espagnols.

Weitz, des Jeunesses socialistes prouva que la révolution n'avait rien à attendre de la « démocratique » et traditionnelle Angleterre, « pas plus » que de la démocratique-bourgeoise française. Il constata (quel plaisir pour nous !) l'inefficacité des bulletins qui portent le Front Populaire au pouvoir. Enfin, il dénonça les tentatives d'union sacrée du Parti communiste et incita la classe ouvrière de revenir à la lutte révolutionnaire.

Corvin, des J. S. R. montra dans quelles conditions s'effectuait l'aide apportée au Front Populaire par l'U.R.S.S. et qualifia à la réalité cette « intervention » soi-disant désintéressée.

Miro, secrétaire des Jeunesses libertaires d'Espagne expliqua que la lutte actuelle n'est pas une défense de la vieille démocratie bourgeoise espoir dans la prospérité de cette organisation qui, par ses mots d'ordre doit grouper tous les vrais révolutionnaires que leur jeunesse incite à l'action et que les palinodies politiques écroulent. « L'exemple de l'Espagne doit toujours nous guider et nous devons aider le prolétariat espagnol. »

Fremont, dépeignit avec émotion l'angoisse qui étreint les révolutionnaires espagnols en infériorité d'armement en face des fascistes. Il réclama des travailleurs une action dans les syndicats pour que ceux-ci, par les moyens légaux et illégaux, envoient des armes à nos camarades ibériques. Il montra les dangers de guerre rendus plus menaçants par l'attitude de l'Italie et de l'Allemagne.

Enfin, Ringass, secrétaire de la J. A. C. dit que ce n'est pas la une lutte seulement antifasciste, mais bien une révolution qui victorieuse donnera naissance à un monde nouveau, Sa flamme et la chaleur de ses accents dirent assez la confiance qui l'anime quant à l'issue du combat.

Il fit appel à la formation du front révolutionnaire de la jeunesse et invita les jeunes à venir grossir les rangs de la J. A. C.

Le meeting s'acheva aux accents de chants libertaires espagnols et d'une « Internationale » reprise en chœur par les assistants.

En résumé, belle manifestation et qui pose définitivement la J. A. C. comme organisation révolutionnaire avec qui le fascisme devra compter.

## J. A. C.

**Commission administrative de la J. A. C.** Réunion de la C. A. provisoire tous les mardis à 20 h. 30, au « Libéraire ». Les adhésions sont reçues avant la séance.

**XI et XII.** Réunion du groupe J. A. C. tous les jeudis, 170, faubourg Saint-Antoine.

**XIV.** Réunion du groupe tous les jeudis à 21 h. au 36, rue de Vanves.

**XV.** Réunion du groupe J. A. C. tous les mercredis, salle Jourdan, 60, rue de la Convention.

**XVIII.** Réunion tous les mardis, café Pailillon, 74, rue Doudeauville.

**XIX.** Le groupe J. A. C. se réunit tous les mercredis, à 20 h. 30, 169, rue de Crimée.

**Colombes.** Le groupe J.A.C. se réunit avec le groupe adulte au « Bar Columbia », 58, rue de Saint-Denis.

**Nogent-sur-Marne.** — Jeudi, à 21 h., Grand-Rue.

**Toulon.** — Jeunesse Libre. — Le groupe se réunit tous les samedis à 20 h. 30, au siège, 14, rue Nicolas-Laugier (2<sup>e</sup> étage).

**Angoulême.** — Les camarades lecteurs du « Libéraire » et désireux de former des groupes J. A. C. dans leur ville ou village, sont priés de se mettre en relation avec le camarade Georges Maurellet, 15, rue Saint-Roch, Angoulême.

## Sur le Front d'Aragon

La pression s'accroît dans les régions de Huesca et de Saragosse et les combats se multiplient.

Il y a quelques jours une violente attaque s'est déclenchée contre Quinto, le fleuve a été traversé malgré un violent bombardement d'artillerie et nos camarades se sont solidement organisés aux abords de la position fortifiée, enlevant les premiers ouvrages de défense.

En regrettant de ne pouvoir donner la liste complète de nos camarades tombés au cours de la bataille signalons que parmi les volontaires du Groupe International le camarade allemand Oscar Zimmermann a été tué en prenant une mitrailleuse fasciste à la bombe.

D'un courage vraiment stupéfiant ce camarade rampa seul jusqu'à la pièce qui empêchait l'avance de nos groupes et bien que blessé détournait de la main l'arme au-

tomatique en même temps qu'il jetait une grenade sur les servants. L'explosion le tua en même temps que les rebelles. Ancien social-démocrate devenu anarchiste dans l'émigration, le petit Zimmermann, joyeux et toujours chantant ne laisse que des amis parmi les étrangers et les Espagnols.

Parmi les blessés nous retrouvons :

Saïl Mohamed qu'une balle a touché à la main alors que, délégué de centurie il était parti en reconnaissance périlleuse. Rassurerons immédiatement ses nombreux amis en disant que la blessure est peu grave.

Urbahn de la F. A. U. D. a été touché au thorax et est actuellement en traitement à l'hôpital.

Nous espérons publier prochainement de plus amples détails sur les combats en cours, arrêtés momentanément par les pluies torrentielles. — R.

### LE CONSEIL DE DEFENSE DE L'ARAGON



(de gauche à droite on reconnaît : le 1<sup>er</sup> Morotejo ; le 4<sup>e</sup> Joaquín Ascaso, le 6<sup>e</sup> Miquel Churrua ; 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> Alfonso et Herlat.)



UNION ANARCHISTE — FÉDÉRATION PARISIENNE  
**ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES ANARCHISTES**  
 de la Région Parisienne  
 Samedi, 28 Novembre à 20 h. 30 — Salle LANCY, 10, rue de Lancy, 10

## LA SITUATION ESPAGNOLE

CE QUE NOUS DEVONS FAIRE  
 CE QUE NOUS AVONS FAIT  
 CE QUE NOUS FERONS POUR VENIR EN AIDE  
 A NOS CAMARADES EN LUTTE  
**FAUCIER, RINGEAS, FRÉMONT,**  
 exposeront les méthodes à envisager.

## LA VOIX DE PROVINCE

MARSEILLE

Le départ d'un policier Croix de Feu

Marseille. — Le gouvernement du Front Populaire, sous la pression des protestations unanimes de la classe ouvrière marseillaise contre les chefs de la police locale, vient de déplacer le chef des gardiens de la paix, Pierre Vidal, qui a été nommé commissaire spécial à Perpignan (Pyrénées-Orientales).

Si Le Perthus est un petit pays, cette nomination n'en constitue pas moins un avancement en grade et, à la première occasion, le départ vers une situation plus élevée.

Ce chef de police marseillais, M. Vidal, est connu comme membre influent des Croix de Feu. Il s'est spécialisé dans la répression des manifestations radicales ouvrières, son zèle fasciste, la brutalité exercée contre tout ce qui est ouvrier et de gauche sont connus de la population marseillaise.

Avec le chef policier Cals (aujourd'hui commissaire central dans le Gard) et le préfet de l'époque, il fut à la tête des gardes mobiles, des gardiens de la paix et des agents de la sûreté lorsque tout ce bon monde mitailla les pacifiques joueurs de boules tuant et blessant des femmes et des enfants, l'après-midi du 12 février 1934 sur les terrains se trouvant derrière la Bourse de Commerce.

Maintenant, il est fort probable que d'autres déplacements dans les hautes sphères des dirigeants de la police marseillaise se produiront.

Mais que les ouvriers Front Populaire se rassurent. Ces individus grassement payés par l'Etat bourgeois et capitalistes pour saboter la République et assommer les ouvriers, obtiendront quand même de l'avancement. Ces policiers fascistes n'ont pas grossi les rangs de plus en plus longs des chômeurs qui stationnent et attendent patiemment rue de la République et rue Sainte-Claire.

**FEDERATION ANARCHISTE PROVENÇALE**

Comme il avait été convenu à l'assemblée générale du mois d'octobre à Marseille, l'assemblée du mois de novembre aura lieu à La Ciotat, le dimanche 29 courant à 9 heures du matin, dans la salle du Groupe Libertaire, rue Emmanuel-Barthélemy.

Ordre du jour : 1. Compte rendu du congrès de Lyon ; 2. Formation de comité anti-fascistes révolutionnaires ; 3. leur nécessité ; 4. moyens pour y parvenir ; 5. leur rôle dans le mouvement antifasciste ; 6. campagne d'agitation en faveur de nos frères d'Espagne ; 7. Congrès anarchiste international ; 8. divers.

Nous espérons bien que tous les camarades se feront un devoir d'assister nombreux à cette assemblée, car tous s'intéressent à la révolution libertaire que nous souhaitons et à l'union de tous les anarchistes, résidant en France, que nous avons réalisée dans notre région depuis assez longtemps.

Du bon travail, comme dans nos précédents congrès et assemblées générales, y sera fait, l'union davantage soudée et notre idéal fortifié et grand.

Tous à notre assemblée générale le dimanche 29 novembre.

Denégri.

## PARIS-BANLIEUE

IVRY

Le groupe d'Ivry donnait hier mercredi, au Casino d'Ivry, un meeting sur la Révolution Espagnole et sur l'aide efficace à apporter à nos camarades.

Tout à l'heure, devant une salle comble et enthousiaste de 900 à 1.000 auditeurs, les camarades Weitz, secrétaire des J. S. de la Seine, Doudreau de la P. H. Huart, retour d'Espagne et Frémont, secrétaire de l'Union Anarchiste, exposèrent aux applaudissements unanimes, la situation Espagnole et Internationale.

Il est déplorable, que, ce meeting n'ayant pour unique but que de sensibiliser le rayon communiste et ouvriers d'Espagne, le rayon communiste ait eu devoir organiser le même soir une autre réunion salle des conférences.

Le succès fut néanmoins complet au Casino et le groupe de l'U. A. malgré cette manœuvre a pu faire salle comble dans le lieu à Thorez.

Ivry continuera l'action pour nos frères Espagnols.

Le groupe d'Ivry.

## Pour que vive Le Libertaire

Souscription du 29 octobre au 24 novembre 1936.

Augier, 19 50 ; Mancel Lyon, 5 ; Le Pen, 2 50 ; Plauzier, 5 ; Duquenez, 2 50 ; Hurvois, 5 ; Cayrol, 30 ; Morel, St-Etienne, 51 ; Dubugey, 10 ; Paul Yves, 7 ; Souhysses, 2 ; Groupe Champigny, 5 ; Moudou, 5 ; Fraus déduits 24 45 ; Artillois, 3 ; Anonyme, 5 ; Epilou, 5 ; Jules Guérin, 5 ; Un comptable syndiqué, 10 ; Manette, 2 50 ; André Drugmanne, 5 ; Marcelle Bickard, 20 ; Bellord, 10 ; Faroy Henri, 10 ; Bandel Marcel, 5 ; Un ennemi du peuple, 5 ; Louman, 5 ; Tessier, 5 ; Bressol, 5 ; Palanzone, 5 ; Mourgue, 5 ; Khouanne, 10 ; Bellami, 10 ; Telleur, 5 ; Bourdon, 10 ; Pête du 6 novembre, 27 50 ; Loyot, 10 ; N. M., 10 ; Bouch, 5 ; Doléino, 10 ; Grévin et ses amis, 20 ; Payeton, 2 ; Jacobson, 10 ; X. N., 20 ; Rion, 4 ; Casagrandi, 5 ; Jeanne et Marie, 10 ; P. et W. Barbier, 4 ; Ulysse Colinet, 8 ; Morel Marcel, 1 ; Le Lann, 5 ; Lecocq, 3 ; Mario Lyon, 5 ; Delhique, 10 ; Leblond, 3 ; 1. Antifasciste, 30 ; Lardéan Ferselle, 25 ; Bournez, 5 ; Un versallais, 10 ; Un copain de Baillet, 5 ; Un bourgeois syndicaliste, 30 ; René Bertrand, 4 ; Bureau, 5 ; Mercier Pantin, 5 ; Pierre, 5. Total : 845 fr. 95.

### « LE LIBERTAIRE »

n'a pas d'autres ressources  
 que la souscription  
 et l'abonnement

## Un important meeting

« Plus jamais de guerre entre Peuples ni entre Races ! »

POUR LA PAIX !  
 POUR LA LIBERTÉ !  
 CONTRE LA MILITARISATION DE LA FRANCE !

Attention ! L'état-major prépare :

des camps d'instruction militaire pour la jeunesse (Méthode nazi) ;

la préparation militaire obligatoire à partir de 18 ans ;

le service militaire des femmes ;

la course aux armements.

En bref : c'est la fascisation totale de notre pays, sous la dictature de l'état-major.

SI VOUS NE VOULEZ PAS D'UNE FRANCE MILITAIRE, MILITARISTE ET GUERRIERE

que l'état-major cherche à imposer au pays sous le signe menteur de la sécurité, REAGISSEZ, IMMEDIATEMENT !

Femmes, Jeunes, Travailleurs, Pacifistes, Antifascistes ! vous qui savez que la guerre moderne serait la DESTRUCTION TOTALE, venez tous, en masse, au

GRAND MEETING

qui aura lieu dans la grande salle de la MUTUALITE, 24, rue St-Victor, Paris (5<sup>e</sup>) (Métro : Maubert-Mutualité),

le JEUDI 20 DECEMBRE, à 20 h. 30

Sous la présidence de GEORGES PIOCH.

Prendront la parole :

Robert Jospin (L.I.C.P.), Félicien Chalaye (R.I.G.M.), Marceau Pivert (S.F.I.O.), M. Laisant (U.J.P.F.), Weitz (J.S.), Henri Jeanson (« Canard Enchaîné »), Louis Loréal (« Patrie Humaine »), un orateur des (J.E.U.N.E.S.), Daniel Guérin (Synd. des Correcteurs), Goldschild (L.A.C.P., Féd. Seine), Frémont (Union Anarchiste), Henri Bouché (ou un orateur du C.V.A.A. Godeau (P.U.P., Féd. Seine), Andréux (H.S.P.), Marc Sangnier (ou un orateur du « Foyer de la Paix », M. Chambelland (« Révolution Proletarienne », un orateur de la (« Réconciliation ».

et le poète Maurice ROSTAND dans ses œuvres

Participation aux frais : 2 francs. Chômeurs : 1 franc.

COMITE DE DEFENSE DE LA REVOLUTION ESPAGNOLE ANTIFASCISTE

Etat des recettes du mois d'octobre 1936

Compte francs

Reynaud, 20 fr. ; Grandjean Louis, Foëcy, 135 ; Navarro, Cavillon, 60 ; D. Ginet, St-François, 888 ; remboursement frais envoi 700 ; Bach, Pergignan, 40 ; Marie L. Escriba, 5 ; un camarade de Pontella, 20 ; Martin Castro, Lyon, 60 ; P. V. Berthier, Issoudun, 60 ; Cassu, Perpignan, 3 ; échange contre pesetas, 70 ; camarades espagnols, 450 ; Mereu Giuseppe, Alès, 180 ; Brunin Alfred, Lille, 5 ; Fred Barsault, Youngstown, 148,15 ; Mlle Delmas, Paris, 55,50 ; Martin, Paris, 50 ; Grupo Sembrado Flores, Champigny-sur-Marne, 50 ; Dumanu, Perpignan, 100 ; José Rivero, Gardanne, 500 ; échange de pesetas, 440 ; Clé Antifasciste de Villeurbanne, 50,000 ; Burger Paul, Valence, 10 ; Auro d'Arcole, Paris, 50 ; Ernst Chori, Genève, 50 ; César Chamorel, Genève, 50 ; Cros, Bellefleur, 30 ; anonyme, 3 ; T. Dentino, Sacramento Cal, 392,60 ; Raphaël Martinez, Valencia, 100 ; Gaylé Pétus (Lisè 75), Marseille, 40 ; Gleize, Marseille, 125 ; Marius Berzer, Orléans, 100 ; Gustizia et Liberté, Sartrouville, 200 ; Mellon, Pittsburg, 100 ; Arnaud René, Perpignan, 10 ; José Rivero, groupe Gardanne, 400 ; groupe de Gresque, 300 ; Vinuesa Desiderio, Bordeaux, 25 ; Gustizia et Liberté, Paris, 200 ; J. Gleize (liste 59), Marseille, 121 ; Bayard G. Vermenton, 50 ; Deschambre, 40 ; Ubeda Ricardo, Perpignan, 5 ; José Martinez, Perpignan, 2 ; Francisco Puol, Perpignan, 2 ; Milles, Perpignan, 2 ; Lachèvre R., Le Havre, 5 ; Manuel Gil (liste 82), 75 ; vente pièces voiture, 500 ; Clé Antifasciste, Ile, 200 ; Pierre Madel, St-Bolhaire, 50 ; Lansade André Limoges, 153 ; Garcia Pierre, La Bastide, 100 ; José Banos, Lavelanet, 45 ; Darrot, Giroux, 152 ; Ernestan, Bruxelles, 6,428,55 ; anonyme, 10 ; Pedro Rigall, St-Nazaire, 50 ; Ebran, 50 ; Grupo Renacer (liste 35), 100 ; Frigule Miguel, Perpignan, 40 ; Gavarda Michel, Perpignan, 10 ; Ortal Joseph, Perpignan, 10 ; Diego Requena Lopez, 10 ; José Jorquera, 10 ; Ferret Bernard, 10 ; Bertran Sebastian, Perpignan, 10 ; Bortolotti, Toronto, 842 ; Mereu Giuseppe, Alès, 163. Total : 65,430 fr. 10. — Solde au 30 septembre 1936 : 14,589 fr. 90. — Total : 80,420 fr.

MISE EN GARDE

Un individu qui déclare venir de Bruxelles, être autrichien et docteur en lettres, a réussi à escroquer des sommes importantes à divers groupements et personnalités, à titre de « Solidarité ».

Il a opéré, notamment à Toulon, Bruxelles et, en dernier lieu, à Paris.

Cet individu dit avoir été Directeur et Rédacteur de l'«Hébdomadaire pacifiste Viennois « Der Arbeiter Pacifist » et affirme connaître de nombreux militants : Pierre Besnard, Sébastien Faure etc...

Il connaît parfaitement le mouvement anarchiste français et international et déclare se nommer Félix Richner.

Il a environ 45 ans, est chauve et complètement rasé, il est généralement bien vêtu : complet noir ou maron, pardessus, sa taille est de 1 m. 75 ou moins.

C'est un escroc et peut-être, un mouchard. Le recevoir comme il le mérite.

## Dans les prisons d'Oran

Le 23 septembre 1935, à la suite de l'exécution par la police d'un sujet espagnol, la police s'empara d'une liste de noms de camarades anarcho-syndicalistes connus pour leur activité révolutionnaire.

Sous la fausse accusation de participation à l'attaque de la Banque Chabasseur, 27 camarades furent arrêtés à Oran et 6 à Casablanca, dont les camarades suivants : Harra, Cabrera Morente, Francisco et José Caldeu, Blanes, Nadal, Bartholomé, Garcia, etc.

Aucune preuve ne fut apportée par l'accusation et, depuis un an, ces camarades sont en prévention dans les prisons africaines.

Cet état de choses a assez duré, la loi spécifiant que la prévention ne peut dépasser quatre mois.

Ce procès résume l'histoire du procès du régime bourgeois contre les anarchistes du monde entier.

A Oran s'est constitué un Comité pour la défense des emprisonnés.

Il faut qu'en France un grand courant de solidarité libre ces camarades contre lesquels, après plus d'un an, aucune accusation n'a pu être retenue.

Envoyez votre adhésion et votre aide matérielle au Comité de Défense (Mme Martinez, René Ripoll, maison Ripoll, Cité Cuvelier à Oran).

Imposez la libération immédiate des emprisonnés.

## Le front révolutionnaire nécessaire

Les manifestations récentes faites en commun, en particulier avec la gauche révolutionnaire du Parti Socialiste et les Jeunes Socialistes, pour venir en aide à nos camarades d'Espagne, doivent se compléter par une autre action à mener celle-ci, en faveur du prolétariat français. L'aide que nous pouvons apporter aux révolutionnaires espagnols étant d'ailleurs fonction de la lutte antifasciste que nous menons ici. En menant le bon combat contre les fascistes français nous ferons beaucoup plus en réalité que ceux qui crient « des canons, des avions » pour l'Espagne, et finalement, par leur attitude démagogique, arrivent au résultat inverse de celui qu'ils voulaient obtenir.

En France, malgré l'existence d'un gouvernement de Front Populaire, et peut-être parce que le gouvernement actuel est justement le Front Populaire, nous pensons que la menace fasciste n'a jamais été aussi grave. Car, il faut malheureusement l'avouer, ce n'est pas seulement le fascisme des Roques, Doriot et autres rétrogrades qui est le plus dangereux, mais aussi la politique d'un certain parti « prolétarien » qui s'apprête à mener les travailleurs de ce pays, sous couleurs d'antifascisme à la boucherie, en attendant de les courber sous la poigne de fer d'une dictature d'Etat. Nécessité politique donc, mais surtout nécessité économique. Devant les capitulations des groupements ouvriers politiques et syndicaux, il est temps de former le bloc des travailleurs révolutionnaires conscients de la gravité de l'heure. Face à la contre-attaque patronale qui consiste à reprendre au prolétariat les avantages que celui-ci par sa vigoureuse action, avait obtenus en juin dernier, il faut organiser une riposte énergique. Partout on licencie du personnel, on ergote dans les discussions à propos des contrats collectifs, on tarde à mettre en train la semaine de 40 heures, et ce ne sont pas les paroles dans les ministères, ni les appels au calme des leaders « ouvriers » qui changeront la face des choses. Plus que jamais l'action directe est de rigueur. Un syndicalisme réellement révolutionnaire, c'est à dire indépendant à l'égard des partis politiques et du gouvernement pourrait rapidement mettre les choses au point. En attendant qu'il le redonne, chose à laquelle tout anarchiste doit travailler, il faut que le prolétariat se défende. Pour cela, il faut unir tous les prolétaires qui sentent de plus en plus la nécessité d'une entente commune entre les éléments révolutionnaires. Ce doit être la base même du Front révolutionnaire : Entente de tous les travailleurs français sur la base du socialisme révolutionnaire.

Cela suppose la répudiation des principes d'union de la nation française, et la condamnation de la course aux armements pratiquée sur une échelle jusqu'alors inconnue par le gouvernement de Front Populaire. Cela suppose le retour à la formule si vraie « pas de défense nationale en régime capitaliste ». Le Front Populaire pratique, quoi qu'il en dise, la politique de l'impérialisme français, et il ne peut par agir différemment, puisque son expérience ne sort pas du cadre du régime existant. Il est obligé de se mouvoir suivant les mêmes lois qui ont régi les gouvernements précédents.

Vis-à-vis des menées fascistes sachons organiser les milices prolétariennes qui nous permettront de conserver les conquêtes ouvrières, de les affermir et de les pousser jusqu'à la reconnaissance du contrôle ouvrier et la socialisation des grosses entreprises. Car lutter contre le fascisme, c'est d'abord et surtout lutter contre le capitalisme.

Nous ne parlons que pour mémoire de l'Amnistie générale promise par les politiciens pour capter les suffrages populaires et que des dizaines de milliers d'hommes attendent depuis des années. Ce sera au Front Révolutionnaire constitué de mettre debout son programme d'action. Mais nous pensons que : le retour au service d'un an, l'organisation des milices prolétariennes, le contrôle ouvrier et la socialisation des grosses entreprises, sans compter la stricte application des dernières lois sociales sont autant de mesures susceptibles de lui permettre de se déterminer sans porter atteinte en quoi que ce soit aux principes idéologiques des groupements adhérents.

Le Front Révolutionnaire peut et doit s'organiser rapidement.

SECHAUD.

## LA VIE DE L'U.A.

Réunion de la commission administrative

lundi 30, au local habituel.

Fédération Parisienne. — Tous les secrétaires responsables de groupes sont invités à envoyer de toute urgence leur nom et adresse à Pedron, 95, rue Petit (19<sup>e</sup>), secrétaire de la Fédération.

Ve et VI. — Réunion jeudi 3 décembre, à 20 h. 30, 22, rue Broca (5<sup>e</sup>). Une causerie sera faite par le camarade Frémont sur l'anarchisme social.

IX. — Réunions le 30 novembre à 21 h., tabac, 32, rue des Martyrs. Causerie sur les événements d'Espagne. Les camarades sympathisants sont cordialement invités.

XI et XII. Charenton. — Réunion du groupe tous les mardis à 20 h. 30, 60, bd de Bercy (métro Charenton).

Correspondance à René Charlon, 225, rue de Charenton (12<sup>e</sup>).

XIII. — Réunion de la Commission d'initiative le mercredi 2 décembre, à 20 h. 30, au local habituel. Présence indispensable.

XIV. — Réunion du groupe tous les vendredis à 21 h., au 36, rue de Vanves.

Tous les camarades du groupe sont priés d'être présents à la réunion de ce soir vendredi.

XV. — Réunion vendredi 27 novembre, à 20 heures 30 chez Jourdan, 69, rue de la Convention.

Causerie par le camarade Dimanche, sur les Syndicats et la Révolution Sociale.

Les sympathisants sont cordialement invités.

XVI. arr. — Le Groupe se réunit tous les vendredis à 20 h. 30, au café, 170, avenue de Clichy.

XVII. — Réunion tous les jeudis à 21 h., 70, rue Doudeauville.

XIX. arr. — Réunion tous les jeudis à 20 h. 50 salle du café, 169, rue de Crimée.

Argenteuil. — Samedi, pas de réunion de groupe. Tous les copains à l'assemblée d'information.

Bagnole. — Vendredi 27, venez nombreux à la réunion du groupe, chez Coireau, 69, rue Marie-Anne Colombar, à 20 h. 30. Causerie de Guyard sur La tâche des anarchistes dans les syndicats.

Blanc-Mesnil. — Les camarades sont priés de venir à la réunion du groupe, tous les samedis à 20 h. 30, salle Ferré, 5, route de Villiers, à la Fourchette.

Champany. — Réunion du Groupe tous les samedis à 20 h. 30, salle Ferré, 5, route de Villiers, à la Fourchette.

Clamart. — Réunion du groupe tous les jeudis à 20 h. 30, 39, rue de Paris.

Clichy. — Réunion du Groupe tous les vendredis au bar « Colombia », 56, rue de Saint-Denis. Des réunions de propagande ouvertes aux sympathisants tous les mois. Se faire inscrire au vendeur du « Libertaire », au marché.

Courbevoie-La Garenne. — Réunion du Groupe le soir vendredi 27 novembre, à 20 h. 30, à l'« Ami François », 7, avenue Marceau, à Courbevoie. La présence de tous les membres est indispensable.

Drancy. — Le Groupe se réunit tous les samedis à 20 h. 30, salle Pascheau, 50, avenue Marceau.

Draveil-Vigneux. — Réunion tous les samedis à 20 h. 30, salle Pascheau, 50, avenue Marceau.

Ermont et environs. — Le Groupe se réunit tous les lundis à 21 heures, 125 bis, rue de la Gare à Ermont (au fond de la cour et à droite).

Pour tous les renseignements s'adresser 7, rue des Vignolles, à Ermont, ou au 104, rue d'Ermont à Saint-Gratien.

Fresnes. — Pour tout ce qui concerne l'U. A. et la J. A. C., écrire à Apel Eugène, café Veston, Grande-Rue, à Fresnes.

Gennevilliers. — Réunion du Groupe. Tous les vendredis à 20 h. 30, 90, rue Saint-Denis. Présence indispensable de tous les camarades.

Groupe Inter-Communal de la Banlieue-Sud. — Réunion lundi 30 novembre, à 20 h. 30, chez Maxim, 51, rue Frileuse, à Gentilly. Derniers préparatifs pour la soirée cinématographique.

Issy-les-Moulineux. — Les camarades habitant cette localité doivent se mettre en relation avec Dubreuil Pierre, 11, avenue de Verdun.

Ivry. — Réunion du Groupe, place Bac, Ivry-Centre, tous les jeudis, à 20 h. 30.

Livry-Gargan. — Réunion du groupe de l'U. A. et de la J. A. C. vendredi 27, à 20 h. 30, chez Finodi, 50, avenue Gutenberg.

Malakoff, Vanves et Châtillon. — Réunion tous les samedis, à 20 h. 30, salle de la Coop, 43, rue Victor-Hugo, à Malakoff.

Montreuil. — Réunion du groupe tous les 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> jeudis de chaque mois à 20 h. 30 permanence et vente du « Libertaire » de 10 h. à 12 h.

Montrouge-Bagneux. — Réunion sous-sol de la Crèche, rue Marcellin-Berthelot, les premier et troisième mardis de chaque mois.

Neuilly-sur-Marne et Neuilly-Plaisance. — Les camarades désireux de constituer un groupe dans ces localités sont priés d'écrire au « Libertaire ».

Noisy-le-Sec. — Le groupe se réunit tous les 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> vendredis de chaque mois, au café du Sicile, maison Pige, face à la mairie.

Pre-Saint-Gervais-Pantin. — Attention ! changement d'adresse : lundi réunion, 47, rue de la Cristallerie.

On trouve Le Libertaire, chez Djardain, libraire, 27, av. J.-Jaurès et à la Créole : le samedi matin au marché des Ecoles ; le samedi après-midi et le dimanche matin dans tout le Pré.

Puteaux-Neuilly. — Le Groupe se réunit tous les vendredis à 20 h. 30, salle Municipale, rue Roque-de-Fillol.

Noisy-le-Grand. — Tous ceux qui désirent adhérer au groupe de Noisy-le-Grand doivent s'adresser chez Force, chemin des Plottes, à Noisy-le-Grand.

Saint-Ouen. — Réunion tous les vendredis à 21 heures, 143, avenue des Balgnoles.

Sartroville. — Tous les dimanches, les camarades anarchistes de Sartroville-Maisons-Laffitte se retrouvent derrière nos amis vendeurs du « Libertaire » et du « Combat syndicaliste », au marché, à partir de 9 heures, près de la gare. Tout ce qui concerne le groupe doit être adressé à Le Maner, 5, rue Friedland.

Suresnes. — Pour tout ce qui concerne le Groupe, écrire à Coche Louis, 61, rue de Verdun, à Suresnes.

Thiais. — Les camarades désireux de former un groupe dans la localité doivent se mettre en relations avec Fernand Marcel, 9, voie David, à Thiais.

Vaujours, Vert-Galant, Villepinte, Tremblay-les-Gonnesse, Villeparisis. — Tous les lecteurs et sympathisants sont avisés de la constitution d'un groupe libertaire. S'adresser à la permanence, Tabac Dumet, 24, avenue de la Gare, Vert-Galant, tous les dimanches, de 11 h. à 12 heures.

Aimargues. — 1<sup>o</sup> Le Groupe fait connaître aux sympathisants que son lieu de réunion est à la Maison du Peuple et les invite à y assister tous les premiers vendredis du mois.

2<sup>o</sup> Les jeunes camarades sont invités aux réu-

nions des Jeunes syndicalistes révolutionnaires ou le meilleur accueil leur sera réservé.

Alger. — Les lecteurs du « Libertaire » trouveront le journal toutes les semaines : kiosque Boriello, place du Gouvernement ; kiosque Méry, rue Waisse.

En vue de la constitution d'un groupe de l'U. A., à Alger, les camarades sont priés de se mettre en correspondance avec Ringas, au « Libertaire ».

Amiens. — Pour les adhésions, s'adresser à Grévin, 3, rue Vascosan, à Amiens.

« Le Libertaire » est en vente chez Roussel, 28, rue Dame-Jeanne.

Brest. — Le Groupe se réunit les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> vendredis du mois, à la Maison du Peuple.

Brest. — « Le Libertaire » est en vente chez Gaborit, dépositaire central, rue de la Mairie ; au kiosque Tourville, au Petit Riche, rue d'Angoulême, au bureau de tabac Philippe, rue du Pont.

Pour tout ce qui concerne le « Libertaire », s'adresser à Le Lann Auguste, Maison du Peuple.

Craponne. — Un groupe libertaire étant en formation, pour tous renseignements s'adresser à Gony, 14, avenue de la Gare, à Craponne.

Chambéry. — A la suite d'une réunion entre antifascistes, après avoir entendu une causerie du camarade Broussouloux, de Saint-Etienne, une intervention du camarade Cadet, un Groupe libertaire a été constitué avec l'adhésion de nombreux camarades. Pour tous renseignements, s'adresser à J. Cadet, 6, rue Métropole, Chambéry.

Croix-Wasquehal. — S'adresser à Hoche Meurant, 1, rue d'Arcole, Croix (Nord).

Dijon. — Pour tout ce qui concerne le Groupe s'adresser à P. Mathis, 48, rue Colson, à Dijon.

Grenoble. — Le « Libertaire » est en vente kiosque cours Berriat, cours Jean-Jaures, Tabac, 49, rue Thiers, et le tabac au fond du cours Berriat.

La Ferté-sous-Jouarre. — Tous les lecteurs du « Libertaire » sont cordialement invités à nos réunions les jeudis et samedis, à 20 h. 30, 32, rue de Reuil.

Pour l'abonnement et la diffusion du « Libertaire », s'adresser au camarade Laveau, 41, rue de Reuil, et à Rodier Martin, à Moutret.

Le Havre. — La presse anarchiste est en vente chez le libraire du parc de l'Observatoire et chez le camarade Lecomte, coiffeur, rue Fontenoy, qui reçoit également les colis pour l'Espagne, à Raymond.

L



**Les délégués d'usine  
ne doivent pas être des  
intermédiaires entre  
patrons et travailleurs,  
mais des  
ANIMATEURS DES  
LUTTES OUVRIÈRES**

## Le Congrès de la Fédération des Métaux

Le Congrès des Métaux s'est ouvert mercredi, réunissant les délégués de 725 syndicats groupant plus de 600.000 membres.

Ce Congrès revêt une importance extraordinaire, d'une part en raison de l'atmosphère sociale dans laquelle il se déroule, et d'autre part en raison des principes syndicaux que posera la puissante fédération, et qui ne peuvent manquer d'engager la Confédération tout entière.

Le Congrès s'ouvre au milieu d'une agitation sociale intense. Les métallurgistes de Lille, désireux de voir aboutir leurs revendications, ont déclenché une grève groupant quelques milliers d'ouvriers et qui menace de s'étendre si les conditions posées par le prolétariat à la paix sociale ne sont ni exécutées ni même écoutées par le patronat industriel.

L'application de la semaine de 40 heures sans diminution de salaire, le contrôle étendu des ouvriers à l'embauchage et au débouchage, la résolution du chômage par une reprise générale de l'activité économique, réuniront les délégués dans une acception unanime, du moins quant au principe.

Il est probable que les temporisateurs communistes s'en tireront à bon compte en couvrant leur idéal de paix sociale d'un souffle démagogique qui réchauffera à coup sûr l'atmosphère du Congrès, sans engager les futures positions syndicales des communistes.

Les métallurgistes bénéficient depuis juin d'une légère amélioration, résultat de leur action directe et de leur vigilance. Le nouveau statut métallurgique est assuré de trouver parmi tous les bénéficiaires des défenseurs. Le sabotage du patronat ne peut qu'encourager la combativité des travailleurs et renforcer les positions ouvrières. Mais, pour cela, il est nécessaire que la combativité ne soit pas étouffée ni déviée de son but propre : l'affirmation du droit ouvrier, en dépit de toutes les mauvaises volontés, de tous les sabotages du patronat, de toutes les compromissions des politiciens engagés dans un équilibre gouvernemental indéfendable parce que contraire à tous les intérêts, à toutes les tactiques de la classe ouvrière réunie dans l'organisation syndicale.

De cela, il est probable qu'en n'en parlera que pour étouffer la volonté d'action directe des métallurgistes sous des affirmations démocratiques. Laisser au pouvoir judiciaire l'application d'un droit ouvrier, c'est en fait abandonner au patronat un terrain qu'il sait exploiter avec force et habileté pour frustrer par la loi un prolétariat qu'il frustrait habituellement par la force.

Ce principe sera réaffirmé au Congrès, non pour être exploité dans le sens d'une plus large autonomie syndicale, mais au contraire pour un rapprochement plus serré du syndicalisme et de l'appareil gouvernemental.

La question des cumuls et de la structure fédérale doit être départagée sérieusement des ex-confédérés des ex-unitaires. Défenseurs de l'intégrité du syndicalisme, nous pensons qu'une base apolitique et démocratique est nécessaire à l'organisation syndicale. Il est fâcheux qu'une bonne position syndicale de la part des ex-confédérés soit accompagnée d'une politique de tergiversation et d'inaction qui laisse la route ouverte à tous les troubles politiques qui ne manquent pas une seule occasion, dans la métallurgie plus qu'ailleurs, de souligner leur incompréhension des méthodes et des buts syndicaux. Sans action révolutionnaire de classe, la meilleure base organique ne peut rien.

Tirillé entre les politiciens actifs et démagogues et des syndicalistes de principe, le Congrès ne pourra que sanctionner la pénétration communiste dans la Fédération.

La deuxième grosse question est la position de la Fédération face à la guerre. Elle est naturellement la conséquence de la structure organique et des principes d'actions qui se dégageront des débats du Congrès.

Entre une affirmation de méfiance à nos bourgeoisies soi-disant démocratiques, affirmations mollement défendues par des réformistes qui ne croient guère à la révolution — et l'agitation hitlérienne couverte d'un vernis de révolution espagnole, les congressistes n'auront aucune peine à choisir. Une mauvaise opposition sans fondement révolutionnaire ne peut que fournir des arguments aux communistes.

Et ainsi, une puissante Fédération réunissant les trois quarts du prolétariat industriel, jouissant d'une autorité inégalée dans la Confédération, va se rallier une fois de plus à une motion qui laissera aux responsables toute latitude d'interprétation et d'exécution. Une fois de plus, une Fédération syndicale laissera aux événements le soin de déterminer l'attitude du prolétariat sur une question aussi importante que la guerre.

L'affirmation des thèses communistes marquera dans la Fédération des métaux une attitude pro-guerrière que les rares éléments syndicalistes révolutionnaires ont le devoir de combattre avec énergie. Il ne fait aucun doute que si une Fédération syndicale jouissant d'une impor-

# le libertaire syndicaliste

## Des licenciements au meurtre

L'assassinat de l'ouvrier algérien Acherchour, à Clichy, marque une forme nouvelle de l'offensive patronale : dans un centre ouvrier, dans une usine, accompagné de fascistes, un patron fait irruption, revolver au poing, menant l'attaque contre les ouvriers occupants.

Nous en sommes là : de juin à novembre, le Front populaire a eu le temps de châtrer le prolétariat. Les patrons prennent de plus en plus l'initiative de la lutte. Hier, ils protestaient contre l'occupation des usines : Salengro, symbole du Front populaire, désavouait l'occupation et s'acharnait à la combattre. Aujourd'hui, les patrons ne veulent même plus de la neutralisation ! Mais les Salengro, les Dormoy sont en cela fidèles à leurs traditions collaborationnistes. Ce qui est plus grave, c'est de voir les directions syndicales capituler avec la même platitude dans un domaine qui touche à la vie même des syndicats, à savoir : la liberté syndicale. De toutes parts, il n'est question que de licenciements de délégués et de militants actifs : c'est par dizaines et centaines à la fois que les ouvriers coupables de s'employer énergiquement à la propagande syndicale, sont mis sur le pavé. Croyez-vous que les directions syndicales s'émeuvent ? Pas du tout. Quelques articles, quelques lettres, voilà

toute leur réaction. Les hauts fonctionnaires syndicaux savent très bien que le véritable moyen d'enrayer les licenciements serait de dresser la masse dans des mouvements d'ensemble. Mais comme ce serait créer des difficultés au gouvernement Blum, les directions recommandent de ne pas bouger et d'encaisser les renvois. C'est simple, mais c'est l'exacte vérité. On comprend que les patrons reprennent courage.

Pourtant, dans le camp ouvrier, les éléments combattifs n'ont pas capitulé. Les ouvriers du rang par-dessus la volonté des secrétaires, s'acharnent à la lutte et répondent aux licenciements en occupant les établissements ; malheureusement, cette résistance est sporadique, peu coordonnée, commence dans un endroit lorsque dans une autre usine les grévistes sont déjà épuisés. Et malgré cela, c'est dans ces mouvements que réside l'espoir : qu'ils viennent à se produire dans plusieurs grandes usines à la fois, et la résistance d'ensemble se dessinerait, spontanée et massive comme en juin, amenant les dirigeants syndicaux à s'incliner.

Les patrons le comprennent, aussi ils tentent de réduire les occupations par la violence de plus en plus, ils lancent contre les usines occu-

pées des groupes armés fascistes, à peine camouflés en ouvriers non-grévistes par la présence de quelques jaunes.

Le gouvernement Front populaire tolère ces entreprises armées. La police à Clichy savait que Paul Cusinberghe, directeur de la Savonnerie, mais aussi trésorier de la section locale Croix de Feu, préparait une expédition. D'autre part, à peine le meurtrier arrêté, l'inculpation s'atténue déjà. Cet individu, qui, à la tête d'un groupe, au petit jour, un revolver dans chaque main, fait feu presque à bout portant, n'est accusé que de coups et blessures. Sa défense est assurée par M<sup>r</sup> Campinchi. Ainsi, l'influence de l'aile radicale du gouvernement jouera en sa faveur.

L'attitude décidée des camarades algériens qui ont repoussé cette attaque par l'action directe, montre la vraie route à suivre. Il faut former la lutte ouvrière, directe, vraie, concrète par la création et l'organisation de milices d'usines. Les groupes de défense syndicaux peuvent en être les embryons. Mais là où les directions freineraient trop, passer outre. Aux ouvriers anarchistes de montrer en cela qu'ils ne sont pas seulement des lanceurs de slogans.

N. LENOIR.

## LE MOUVEMENT SYNDICAL

### LE CONGRÈS DES TECHNICIENS UN AVERTISSEMENT

Souvent dans cette page syndicale les camarades du Libertaire étaient amenés à constater le divorce existant entre les ouvriers syndiqués et les directions syndicales. Les causes de ce divorce sont : l'obéissance des fonctionnaires syndicaux aux directives du Front Populaire ne voulant pas créer de difficultés à son gouvernement et la mentalité spéciale, professionnelle des bureaucrates syndicaux enclins à résoudre tout conflit par « le calme et la dignité », c'est-à-dire par l'habileté diplomatique dans les pourparlers.

Généralement les congrès syndicaux qui seraient précisément appelés à remédier à ce divorce sont aussi, les débats sont bousculés, les ordres du jour démesurément chargés, la parole accordée surtout aux dirigeants, les manœuvres des fractions substituent à la discussion profonde. Aussi est-il nécessaire de mettre particulièrement en évidence les décisions d'un congrès sincère ou les résolutions montrent l'accord avec les membres : il s'agit du Congrès de la Fédération des Techniciens qui s'est tenu les 14 et 15 novembre.

Il s'agit d'une organisation importante groupant 50.000 techniciens ; mais bien plus que le nombre son importance est due au rôle de direction que jouent ses adhérents dans l'industrie : le patronat ne s'y trompe pas et dans beaucoup de grands établissements sa fureur se dirige contre ces travailleurs ; leur formation syndicale est récente mais précisément cette circonstance, qui dans d'autres domaines a des désavantages, les a préservés de l'esprit de politiquer et de manœuvre.

Les résolutions de ce Congrès seraient à citer en entier, tellement elles sont imprégnées de sincérité, de courage et d'intelligence ; le manque de place force à ne reproduire que les passages essentiels.

Les techniciens sont impressionnés, dominés, par l'efficacité des méthodes de l'action directe, en contraste avec leurs mœurs habituelles de subordination. Ils disent :

« Le Congrès constate que les seules conventions à peu près satisfaisantes pour les techniciens et employés ont été obtenues alors que l'ensemble du personnel des entreprises manifestait sa solidarité agissante, il en a été de même pour la solution des conflits relatifs à l'application des contrats, CLEA EN DEHORS DE

tance numérique et stratégique aussi importante que la Fédération des Métaux se rallie à une thèse de collaboration bourgeoise, démocratique et hitlérienne, sans qu'il se dresse une minorité importante pour la combattre, il n'y aura plus à espérer d'ici longtemps un courant syndical révolutionnaire et défaitiste, c'est-à-dire résolu et véritablement pacifiste.

La question est donc de savoir si ce Congrès sera d'unité pour une action syndicale et révolutionnaire, ou d'unité pour une acceptation aveugle de toutes les erreurs de toute l'inaction accumulée par les dirigeants communistes sous le masque d'une agitation fébrile et fausse.

Tous les syndicalistes savent bien qu'un Congrès d'unité n'est pas forcément un Congrès d'acceptation. Si, en violation des décisions de Toulouse, de la structure syndicale, et en général des principes directeurs du prolétariat révolutionnaire, une fraction impose sa loi de méconnaissance syndicale et révolutionnaire, nous espérons qu'une forte minorité la rappellera à l'ordre.

Le patronat de combat qu'on nous oppose craint notre unité, c'est certain ! Mais dans l'unité, ce n'est pas la motion qu'il craint, mais la lutte des ouvriers conscients de la nécessité d'agir directement et fermement en toute occasion.

Nos camarades syndicalistes révolutionnaires doivent faire entendre au Congrès cette nécessité de s'unir autrement que par des mots.

TOUT ARBITRAGE GOUVERNEMENTAL : que les salariés sont en train de perdre les avantages acquis par leur action énergique de juin et de juillet, en raison de la contre-offensive menée par l'ensemble du patronat qui vise à créer une psychose de panique par le freinage de la production, la hausse concertée des prix, les campagnes de fausses nouvelles dans la grande presse, le sabotage des lois sociales, etc. »

Les techniciens ont également une vue très exacte sur la faible valeur des lois dites sociales. Voici leur conclusion sur les décrets touchant la semaine de 40 heures :

« La semaine de 40 heures, en particulier, ne touche à l'heure présente, en dehors des mines, des arsenaux et d'une partie de l'aviation, qu'une infime minorité des entreprises de la métallurgie où les salariés l'ont obtenue par la grève.

Quant aux récents décrets concernant l'application de la semaine de 40 heures dans la métallurgie pour le 28 décembre ils permettent un tel nombre de dérogations et de suris d'application que la mise en pratique de la loi risquerait d'être comme pour toutes les lois ouvrières, une question de force entre les salariés et les patrons.

Voici dans quel sens le Congrès s'est prononcé à propos de l'occupation des usines et de l'arbitrage obligatoire :

« Le Congrès, considérant l'expérience passée et surtout l'expérience récente des travailleurs proclame :

« Que seule l'ACTION DIRECTE DES SALARIÉS pouvant aller jusqu'à la grève, préparée et menée dans la pleine indépendance du mouvement syndical par rapport aux gouvernements, seules politiques philosophiques et religieuses est susceptible de leur faire obtenir satisfaction pour la défense et l'amélioration de leurs conditions de vie et de travail.

Partant de ce principe vérifié par l'expérience, le Congrès considère :

« Que les OCCUPATIONS DES LIEUX DE TRAVAIL se sont révélées présentement les meilleures formes d'action de la classe ouvrière, celles qui permettent de réaliser au maximum la solidarité agissante des catégories de travailleurs qui, pour des raisons matérielles et psychologiques avaient conservé jusqu'à ces derniers mois une attitude passive dans le mouvement revendicatif.

« Que l'action des salariés gagnera en efficacité au fur et à mesure qu'elle s'étendra à un plus grand nombre d'entreprises, de régions, et pourra se manifester nationalement pour s'opposer à l'attitude de toutes les chambres syndicales patronales et de la Confédération Générale du Patronat Français (C.G.P.F.).

« Proteste contre les expulsions brutales de grévistes par la police.

« Le Congrès considère que le mouvement syndical ne saurait retenir comme efficace toute forme d'activité s'éloignant des principes énoncés plus haut.

« En particulier, il déclare QU'UNE LOI IMPOSANT L'ARBITRAGE OBLIGATOIRE NE PEUT ÊTRE CONFORME À L'INTERÊT COLLECTIF DES TRAVAILLEURS.

« De nombreuses expériences dans la période actuelle, comme particulièrement favorable ont montré que les Pouvoirs Publics ne pouvaient se soustraire à la pression des intérêts patronaux.

« Nous pouvons très bien à l'avenir nous trouver en présence d'une attitude nettement hostile des Pouvoirs Publics et nous le risquerons d'autant plus que nous perdrons notre force et notre combativité.

« Or l'expérience historique du mouvement syndical montre que l'arbitrage obligatoire conduit les salariés à une passivité générale et aboutit soit à la désertion des organisations syndicales soit à la perte de leur caractère de force indépendante de défense des travailleurs, en face des chambres syndicales patronales.

« Pour bien préciser l'attitude à observer, envers la direction de la C. G. T., la Commission Exécutive Fédérale, dit dans le mandat donné au représentant de la Fédération des Techniciens au Comité Confédéral National, qu'il « devra ainsi défendre le principe de l'occupation des lieux de travail, comme la forme actuellement la plus efficace de l'action syndicale, se prononcer contre toute législation d'arbitrage obli-

gatoire et rejeter en conséquence le principe de la neutralisation des usines. »

Ces décisions paraissent à la veille des assises que vont tenir les métallurgistes acquiescent plus d'importance encore : les ouvriers manuels de la métallurgie vont-ils continuer à subir l'influence paralysante du député Costes, porte-parole du Parti Communiste, jouant à son tour le rôle de serre-treillis par ordre du gouvernement du Front Populaire ; ou au contraire vont-ils comprendre la valeur de l'avertissement donné par les techniciens ?

L. NICOLAS.

### QUELQUES ARGUMENTS

D'autre part, l'excellent organe de la Fédération des Techniciens et Dessinateurs, « l'Action Syndicale », nous avons trouvé un « Rapport d'orientation » des plus intéressants.

En regrettant de ne pouvoir le reproduire entièrement (il occuperait notre page syndicale tout entière) nous donnons quelques extraits de cette étude particulièrement lucide et dégagée de toute préoccupation partisane. L'ensemble des militants syndicaux aurait grand intérêt à se procurer ce rapport (numéro octobre 1936).

### GREVES JUIN 1936

Bien avant que se fut installée dans les divers ministères la nouvelle équipe gouvernementale, par vagues rapides et se chevauchant, d'abord dans la Métallurgie Parisienne, puis dans la plupart des corporations de cette région enfin en province, la classe ouvrière tout entière mesurait ses forces avec le Patronat, et ce préambule d'action directe immédiate des Syndicats mettait singulièrement en péril l'omnipotence des magiciens du Comité des Forges et des diverses oligarchies économiques et financières de ce pays.

Le Patronat, inquiet, apeuré, assistait impuissant au déchaînement formidable et calme des Syndicats en lutte et à l'expansion sans précédent des organisations.

A l'appogée des mouvements de juin correspondant le point de rebroussement de ces concessions.

Devant le développement monstrueux des « occupations » tout est mis en œuvre pour « l'apaisement » tel l'accord Maitignon des « Conventions » générales ou particulières sont octroyées précipitamment. Des lois sociales sont votées comme par enchantement : loi des 40 heures, loi des congés payés, lois des conventions collectives, loi des nationalisations ; c'est un film accéléré.

Comme un flot montant et majestueux le Mouvement Syndical ouvrier s'impose : n'a-t-il pas entraîné les employés et techniciens dans son cours ? Les plus grands espoirs se font jour parmi l'ensemble des salariés, une psychologie nouvelle et fraternelle unit les cadres et les ouvriers des entreprises ; les pires inquiétudes sont permises au Patronat, menacé souventes fois par le personnel des nationalisations.

Les Pouvoirs nouveaux, le Législatif et l'Exécutif s'emploient à canaliser la masse des revendications et légalisent en fait des promesses escomptées sur un prochain avenir.

### LE PATRONAT ET LES CONVENTIONS COLLECTIVES

L'attitude du patronat concernant l'application des conventions collectives peut se résumer : volonté systématique de violer ces conventions dans la majorité des dispositions incluses en faveur des travailleurs en général et des techniciens et des employés en particulier.

### LIASON ENTRE OUVRIERS ET TECHNICIENS.

C'est pourquoi il apparaît indispensable de renforcer plus que jamais les liaisons fraternelles des uns et des autres, de coordonner la vie des organisations sans aliéner leur libre détermination, de préparer ainsi un front unitaire et solide qui nous permettra de vaincre le patronat dans les luttes importantes et peut-être proches qu'il nous imposera.

### INDEPENDANCE DU SYNDICALISME

Ces considérations importantes pousseront les représentants qualifiés de la Fédération à n'aliéner en aucune façon la liberté d'action de leurs syndicats et de ne confier toute décision pouvant nuire ou compromettre les intérêts de leurs mandants qu'à un libre contrôle de la démocratie syndicale.

## Dans les boîtes et sur les chantiers

### CHEZ LES BOUCHERS ETALIERIS

Dans le numéro 10 de la « Boucherie ouvrière » un camarade se lamente auprès de nos gouvernants et leur demande qu'ils brisent l'opposition patronale (quelle confiance !).

Et pourtant camarades que pouvons-nous attendre des politiciens ? Nous savons que le patronat organise le chômage et la vie chère. Mais n'est-ce pas avec la tolérance de nos gouvernements que la commission des prix laisse encore réaliser des bénéfices de 24 % ? Oh ! pour ce qui est des occupations d'usines, quand les ouvriers y ont recours pour défendre leur pain, l'appareil de répression est bien moins indécis, et trappe dur sur la classe ouvrière. Cet état de choses c'est l'ordre bourgeois qui consiste à être le protecteur du capital contre les travailleurs ; ceux-ci n'ont rien à attendre des gouvernements qui les politiciens sont des marchands de promesses qu'ils ne tiennent pas.

A bas la tutelle politicienne dans les syndicats ! Toute l'industrie au syndicalisme ! Vive le syndicalisme révolutionnaire !

Un groupe de camarades chômeurs.

### CHEZ RENAULT

Le camarade qui nous documente ordinairement sur cette boîte est prié de passer samedi 28 courant aux bureaux du journal, vers 17 heures.

### AUX CAMARADES METALLURGISTES DES USINES DE BOULOGNE- BILLANCOURT

Les camarades travaillant dans les usines de Boulogne-Billancourt sont priés, en vue d'une réunion prochaine, de donner d'urgence leur adresse au « Libertaire », afin qu'on puisse les convoquer individuellement.

### LES CAUSERIES DE LA « REVOLUTION PROLETARIENNE »

Une conférence de Maurice Chambelland, sur les délégués d'atelier, leur rôle, leur avenir et le contrôle ouvrier.

Il n'est pas de question plus importante à l'heure actuelle, pour la classe ouvrière française, que celle sur laquelle vont se heurter, d'une façon presque décisive, la force ouvrière et la force patronale : la question des délégués d'atelier. Le travailleur continuera-t-il à être la chose du patron ? Ou pour la première fois, jouira-t-il de certains droits dans son travail et de certaines garanties dans son emploi ?

Question fondamentale qui fera l'objet de la conférence que Chambelland fera le mercredi 2 décembre, à 20 h. 30, à la Maison du Peuple du 10<sup>e</sup> arrondissement, 18, rue Parmentier, (métro Goncourt).

### C. G. T. S. R.

« Fédération Nationale des Travailleurs » de l'Industrie du Bâtiment et des Travaux Publics de France et des Colonies (ancienne fédération).

Réunion extraordinaire de la Commission Exécutive le jeudi 3 décembre, à 20 h. 30, salle Olivier, boulevard Saint-Germain, près du Pont-à-Hen (Seine-et-Oise).

### Ordre du jour :

1<sup>o</sup> Solidarité immédiate pour nos camarades d'Espagne ;  
2<sup>o</sup> Propagande régionale et nationale ;  
3<sup>o</sup> Le congrès fédéral, sa date et son ordre du jour.

L'un des secrétaires fédéraux : J.-S. Boudou.

### Syndicat Général des Travailleurs de l'Ameublement de la Seine

Les compagnons de l'Ameublement de la Seine réunis le dimanche 8 novembre, à la Bourse du Travail, après avoir entendu le camarade Laureni, du groupe intercorporatif de la Seine (C. G. T. S. R.) sur les événements d'Espagne, envoient leur salut fraternel à tout le prolétariat espagnol ; demandant au gouvernement du Front populaire la levée immédiate du blocus ; se séparant aux cris de : Vive la C. N. T., Vive la F. A. I., Vive la Révolution sociale !

Le Bureau Syndical.

### GROUPE ANARCHISTE INTERCOMMUNAL BANLIEUE SUD - GENTILLY

au profit des miliciens espagnols

Mardi 1<sup>er</sup> décembre, à 20 h. 30, Salle du cinéma Gallia, rue de Montrouge, à Gentilly

### GRANDE CONFERENCE

avec Huart et Ridel qui traiteront : « CE QUE NOUS AVONS VU EN ESPAGNE »

avec projection des films

sur LA VIE DE LA COLONNE DURRUTI

Entrée : 4 fr. — Chômeurs et enfants : 2 fr. Permanence, 51, rue Frileuse, à Gentilly.